



Mémoires  
Etienne van Wassenhove  
1912-2005



Mémoires  
d'Etienne van Wassenhove

1er novembre 1912 - 13 mars 2005

*« Un pays dont la jeunesse ne serait pas prête à tout sacrifier  
pour défendre ses convictions serait un pays voué à  
l'esclavage » (1962)*



Alors qu'au début du XXe siècle, l'homme de la rue se déplaçait à pied et quittait rarement son village, à la fin du siècle, il n'hésite plus à prendre l'avion d'un continent à l'autre. Ce fait banal mais pourtant déterminant montre à lui seul les changements et l'évolution qu'a pu connaître le monde au cours de mon existence.

### *1. Les années de ma prime enfance*

Lorsque mes parents, Arnold van Wassenhove (1879-1947) et Marie-Louise Dumont de Chassart (1885-1955), se marièrent en 1905, Bruxelles était une ville en chantier qui avait pris de l'ampleur grâce aux nombreux travaux d'envergure dirigés et financés personnellement par le roi Léopold II à travers toute la capitale. Après la construction de grandes avenues et de parcs, c'était le tour du Cinquantenaire, palais des fêtes commémorant le demi-siècle de la Belgique, à être achevé cette année là. Mais le mariage célébré en juillet ne se fit pas en ville mais au Châtelet à Villers-la-Ville qui était le fief des Dumont de Chassart, au cœur du Brabant wallon.

Mes grands-parents, Auguste et Alice Dumont de Chassart, y



### *Chasse à courre à Villers*

possédaient une très jolie propriété qu'ils avaient construite dans les années 1880. Non seulement veneur mais aussi grand fusil, mon grand-père y chassait sur un territoire qui s'étendait des ruines de l'abbaye à l'entrée de Fleurus en rejoignant ainsi Chassart. C'était l'époque où l'on tirait plus de mille faisans par jour. Nous partagions ces terres héritées des Glibert avec nos cousins Speeckaert. À Villers, ce qui n'appartenait pas à la famille était aux mains des Boël, deux familles d'autant plus rivales que l'une était catholique et l'autre libérale. Les Dumont étaient installés sur les plaines de Chassart, réputées également pour leur établissement industriel qui rassemblait distilleries, sucreries et malteries florissantes.

Comme enfant unique, mon père n'avait pas hésité à se domicilier, les premiers mois de son mariage, rue Belliard à Bruxelles, chez sa mère où elle vivait depuis la mort de son mari,



*Mon père  
entouré de ses  
parents  
Alfred et  
Marie van  
Wassenhove*



Alfred van Wassenhove. Il faut dire qu'il avait été un enfant fort choyé et chéri<sup>1</sup>. Mais après la naissance de ma sœur aînée Georgine (1906), il avait loué le n° 40, juste en face, pour être un peu plus chez eux. C'est là qu'Alfred en 1907, Alice en 1909,

---

<sup>1</sup> Afin que mon père, encore petit garçon, ait chaque jour du lait bien frais, sa mère faisait élever une vache venue de Jersey en plein centre ville qu'on promenait dans les pâturages du Botanique.





*Mon père en uniforme  
de la Garde civique*

André en 1910 et Jacques en 1911 naîtront.

Si mon père avait fait des études de droit à l'Université de Louvain et professait comme avocat à ses débuts, il était également engagé à la Garde civique. Tous les dimanches, il faisait « exercices » à la plaine des manœuvres sous le commandement du comte du Chastel. À la mort de Léopold II, en 1909, il fit partie de la garde à cheval escortant le cercueil. Trempée par la pluie, la teinture rouge des fameuses plumes de son casque se mit à couler sur son visage. De retour à la maison, Georgine, encore petite fille, nous raconta qu'elle avait été terrorisée à sa vue.

La mort du roi Léopold II suscita peu d'émotion dans la population. Pourtant, c'est au cours de son long règne (1865 - 1909) que la Belgique devint une grande puissance qui n'avait rien à envier à ses voisins. C'est en effet l'époque où de puissants groupes comme Empain, Cockerill ou la Société générale de Belgique construisirent des chemins de fer et installèrent des lignes de tramway dans toute l'Europe, en Chine, en Russie, en Amérique du Sud et en Afrique centrale. Tandis que l'industrie et la banque profitèrent pleinement de ces nouveaux débouchés, Anvers devint un port mondial. Mais l'œuvre essentielle de Léopold II fut l'acquisition d'une colonie. Voyant le peu d'enthousiasme et le manque de vision d'avenir que témoignait le pays à s'étendre outre-mer, il décida d'acquérir à titre privé, le

*Le  
mariage de  
mes  
parents  
au  
Châtelet*



territoire du Congo, en Afrique centrale en 1885. De vives critiques dénonçant son régime et les abus de l'exploitation du caoutchouc aux bénéfices plantureux, il finit par céder, en 1908, la colonie à l'État belge. Mais durant ce long règne tout ne fut cependant pas si rose, la vie politique se vit dominer par la lutte entre catholiques et libéraux sur la question de la position de l'Église et de l'État dans la société. Deux mouvements d'émancipation suscitérent également de nombreuses tensions : le mouvement ouvrier et le mouvement flamand.

Quant à moi, je suis né le 1<sup>er</sup> novembre 1912 dans l'hôtel particulier de ma grand-mère paternelle, au numéro 39 de la rue Belliard. Aujourd'hui, c'est l'une des seules maisons qui soit encore en état. En effet tout le quartier Léopold subit de grandes transformations lors de l'installation de la Commission européenne dans les années 1960 à Bruxelles. La maison est aujourd'hui classée et constitue avec ses voisines le seul ensemble XIXe siècle conservé dans la rue, le reste n'étant que de grands buildings modernes occupés pour la plupart par les ministères belges et les institutions européennes.



*Mes parents  
avec Georgine*

*et*

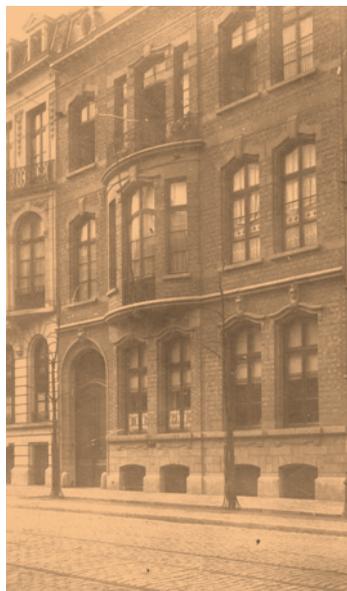
*ma mère  
entourée de  
ses cinq  
enfants juste  
avant ma  
naissance.*



À cette époque, mes parents avaient décidé de quitter le quartier Léopold, pour s'installer plus près du Cinquantenaire sur les terres d'une de leurs cousines, Gabrielle Dekens, qui avait épousé son tuteur Edgar de Potter. Le couple occupait une belle demeure entourée d'un grand parc, au coin de la rue Belliard et de l'avenue d'Auderghem et qui s'étendait jusqu'à la rue du Cornet. C'est à l'extrémité du parc qui donnait sur l'avenue d'Auderghem que fut construite notre maison ainsi que celle de la petite Bonne-Maman qui nous accompagnait dans ce nouveau projet afin de rester à proximité de son fils unique. Veuve très jeune, alors que mon père avait à peine quinze ans, elle allait reporter toute son affection sur nous, nous gâtant trop au dire de notre mère.

En ce début de siècle, ce quartier d'Etterbeek qui commençait seulement à se lotir, conservait un petit air de campagne. Aux yeux de ma grand-mère Dumont de Chassart, installée rue de Trèves, il fallait « être fou pour partir habiter si loin », ajoutant qu'« il faudrait atteler les chevaux pour aller nous voir ». Installés durant une année dans le sud de la France, les Potter avaient loué

leur propriété à l'ambassade des États-Unis. Enfant, je me rappelle que nous nous cachions afin d'espionner l'arrivée des invités lors des élégantes soirées qui y étaient données. Mais vendue en 1937, cette grande maison fut démolie au profit d'un des premiers immeubles du quartier tandis que mon père récupérait au cours de la vente un bout de terrain afin d'agrandir notre jardin. Quant à notre maison, elle était aussi spacieuse qu'élégante mais surtout elle bénéficiait pour l'époque d'un grand confort grâce au chauffage et à l'eau courante qui y étaient installés.



*L'avenue d'Auderghem*

Elle est devenue le siège d'une association bruxelloise qui très gentiment, en 2000, a accueilli l'une de nos réunions familiales.

Alors que toute la famille s'était réinstallée chez la petite Bonne-Maman dans l'attente du déménagement, je suis arrivé au monde. Mais un mois plus tard, juste à temps pour les fêtes de Noël, nous rejoignons notre nouvelle demeure, les travaux enfin achevés. Cette maison, qui restera dans la famille jusqu'en 1956, verra naître tous mes autres frères et sœurs, sauf Elisabeth née au Mans en 1917, (Marc en 1914, Christiane en 1919, Jean en 1920, Pierre en 1922, Guy en 1924, Philippe en 1926 et finalement Monique en 1929). Jusqu'en 1914, nous passions l'hiver à Bruxelles et l'été à Kerkhove. Dès l'approche de Pâques, on étalait les housses sur tous les meubles et les lustres de la maison. Les tapis étaient roulés et les malles faites pour tenir jusqu'en octobre.



*Kerkhove en 1848, lorsque la famille acquiert la propriété. Mais très vite de nombreux aménagements et agrandissements sont entrepris.*

Ce que nous appelons communément le château de Kerkhove<sup>1</sup> était à l'origine un imposant pavillon de chasse auquel avait été ajouté une tour. On raconte qu'un certain Jean Guillaume de Potter, amateur de bons vins et poète au grand cœur, y avait construit une cave à vin surmontée d'une tour octogonale. Son allure démesurée s'expliquerait par le travail qu'il avait fallu fournir à la population en ces temps difficiles de famine. Une fois achevée, son commanditaire y venait cuver son vin en admirant avec bonheur les vastes étendues des plaines de l'Escaut.

---

<sup>1</sup> La signification du nom du village n'a aucun lien avec la famille Kerchove mais semble plutôt trouver son origine dans son étymologie qui s'apparente au mot « cimetière », très usité en Flandre.



Ma grand-mère paternelle, la petite Bonne-Maman, née Marie Platteau<sup>1</sup> était originaire de la région et plus précisément de la ville d'Audenarde. Sa famille avait acquis la propriété en 1848 et en avait réalisé de nombreux aménagements ainsi que son agrandissement. Elle était très attachée à l'endroit et y passait beaucoup de temps, d'autant plus que mon grand-père, Alfred van Wassenhove qui était diplomate, avait été élu bourgmestre du village, une fonction généralement dévolue en ce temps-là au châtelain.

Comme on le découvre encore aujourd'hui en se promenant

---

<sup>1</sup> Louis Platteau, notaire d'Audenarde épousa en 1847 Georgette Liefmans. En 1853, naquit Marie leur fille unique. Malheureusement, ma grand-mère ne connut que fort peu son père qui mourut lorsqu'elle n'avait que 6 ans. Si elle se retrouva orpheline à l'âge de 22 ans, elle garda toujours un caractère joyeux et enthousiaste. On raconte du reste que mes grands-parents se levaient tous les matins en chantant un air d'opéra.

dans le cimetière du village, de nombreux 'Platteau', proches ou lointains parents étaient issus de la région. Parmi eux, citons Monseigneur Platteau, un cousin fort éloigné mais originaire du village voisin qui fut aumônier général de l'armée, un titre fort important pour notre petite Belgique.

Quant aux van Wassenhove, ils étaient originaires d'Eeklo. Mon arrière grand-père, Romain van Wassenhove (1795-1873), qui avait sept frères et sœurs, tous restés célibataires, s'y était installé à l'âge de 20 ans pour y entamer une carrière de notaire. Il avait épousé en seconde noce Sophie Fermont, issue d'une famille de propriétaires terriens des environs d'Eeklo mais aussi de la Zeelande aux Pays-Bas. Devenu bourgmestre de la ville en 1859, c'était à ce titre, qu'il y reçut à loger le roi Léopold Ier lorsque ce dernier fit son entrée en Belgique.

Mon grand-père Alfred avait un frère, Dédé, et une sœur, Stéphanie qui était ma marraine. Celle-ci avait épousé un avocat gantois, Maître Pussemier. Le mariage n'ayant pas tenu très longtemps, elle était retournée vivre chez ses parents avec son fils Lionel. C'est à ce dernier qu'incombera par la suite la tâche de bourgmestre d'Eeklo, fonction qu'il conservera jusqu'au jour de sa mort en avril 1921. Cela ne l'empêchera pas d'être également député. Je ne sais hélas pas grand-chose de sa vie, si ce n'est qu'il était un grand homme qui eu les honneurs d'un enterrement national. On raconte aussi dans la famille qu'il aurait été honoré d'un titre de baron qu'il aurait refusé disant qu'il préférerait être le premier dans la bourgeoisie que le dernier dans la noblesse. D'un physique un peu ingrat mais très gentil, il était resté célibataire, à peu près jusqu'à la fin de sa vie, épousant finalement son infirmière juste avant sa mort. Ce qui signifie en deux mots, pour la petite histoire, que toute la fortune de 'l'oncle à héritage' passa en dernière minute sous le nez de la famille, mis à part quelques

Mes  
grands-parents,  
mon père et  
notre cousin  
l'aumônier  
Théodore  
Lambert se  
rendant à  
Kerkhove



bijoux, tableaux de famille ainsi qu'une jolie robe de baptême.

Pour se rendre à Kerkhove, on faisait le voyage en train puis on venait nous chercher en voiture à cheval. À l'époque, mon père qui adorait cela avait déjà deux voitures automobiles. Mais, il les réservait pour de moins longs trajets car ces véhicules tombaient souvent en panne. Tandis que l'une était fermée avec à l'avant la place du chauffeur à l'air libre, la Dion-Bouton semblait plutôt



être l'héritière motorisée de la charrette de fermiers. Il eut par la suite deux Minerva qu'il conserva avec amour. Sa passion des voitures l'amena aussi à offrir en 1946 une Packard à Maman. Cette voiture mémorable restera ancrée dans la mémoire familiale, tant par son style que

par les aventures auxquelles elle contribua durant de longues années. Mais son nom reste surtout attaché à celui de son chauffeur Albert. Bien qu'analphabète, son franc parlé et son culot contribueront à forger une véritable complicité avec toute la famille.

C'était aussi l'époque des débuts de l'aviation. Les parents rentraient des plus enthousiastes de meetings où ils avaient assisté au décollage de quelques mètres d'un avion ayant juste eu le temps de franchir une haie. Mon père aimait aussi accompagner l'un de ses cousins, Théophile Liefmans, qui était fervent de mongolfières.

*Mes grands-parents Auguste et Alice Dumont de Chassart, ma mère  
et ma sœur Georgine*



## *2. 14-18, des années marquées par la guerre et l'Exode*

La Première Guerre mondiale éclata durant l'été 1914. Depuis le début du XXe siècle, les tensions internationales, les rivalités coloniales et commerciales n'avaient cessé d'augmenter tandis que le jeu d'alliance entre la France, l'Angleterre et la Russie et d'autre part entre l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie, ne faisait que nourrir les menaces de guerre. Dans un tel contexte, l'assassinat de l'héritier du trône d'Autriche, François-Ferdinand, et son épouse, fin juin 1914 à Sarajevo, devint l'étincelle qui mena à la catastrophe.

L'empereur allemand Guillaume II encouragea François-Joseph 1<sup>er</sup>, empereur d'Autriche-Hongrie, à attaquer la Serbie qui reçut le soutien de la Russie. De son côté, la France se sentit obligée d'apporter sa garantie à la Russie tandis que l'Allemagne s'alliait à l'Autriche. Bref, en quelques semaines l'Europe, victime de son système d'alliance, se vit, malgré elle, entraînée dans un conflit mondial.

Bénéficiant de la neutralité, la Belgique se trouvait cependant face à une position géographique trop centrale pour pouvoir espérer, une fois la guerre commencée, rester en dehors du fracas des armes. Si dès le 29 juillet, elle mobilisa ses troupes, dans le but essentiel de défendre ses frontières, elle se vit pourtant, le 4 août, envahie par les troupes allemandes. La veille encore, le Kaiser allemand lui avait demandé de renier sa neutralité et d'accorder à ses armées le libre passage, mais la réponse ne se fit pas attendre : « plutôt mourir que forfaire à l'honneur ».

L'armée n'étant pas prête à la guerre, Liège tomba trois jours plus tard et le 20 août, les Allemands entrèrent à Bruxelles. Après un siège de 10 jours à Anvers, le roi Albert se retira le 15 octobre sur la ligne de l'Yser, où le front se maintiendra durant quatre ans.

Lors de la déclaration de guerre, nous étions, comme à notre habitude, installés à Kerkhove pour tout l'été. À peine la nouvelle apprise, Papa décida de rejoindre Bruxelles et la Garde civique. Puis nous avons vu arriver, revenant d'un séjour en Angleterre, nos grands-parents Dumont accompagnés d'oncle Jacques prêt à s'engager et oncle Xavier rappelé à son régiment. Personne ne se doutait que ces instants familiaux seraient les derniers avant cinq ans.

Les nouvelles n'étaient pas bonnes, mais mon frère Alfred fit cependant sa première communion le 15 août. Quelques jours plus tard, le régisseur, Mr Maes, vint avertir Maman qu'il devenait bien trop dangereux de laisser deux femmes et sept petits enfants seuls au château. En effet, dès le 21 août, les troupes allemandes marchaient déjà vers Audenarde.

Maman décida qu'il était plus prudent de quitter Kerkhove. En hâte, les vêtements furent entassés, les très nombreuses valises

bouclées, les biens de valeur cachés. Vers 8h du soir, nous partions au couvent d'Anzeghem afin d'y passer la nuit plus en sûreté avant de prendre dès le lendemain le premier train de notre long exode.

Les premières heures de notre périple furent à l'image de ce qu'allait être toutes ces années de guerre pour ma mère : un véritable tour de force ; mon père, rappelons le, s'étant

*Notre départ pour la longue  
route de l'exode*



engagé comme volontaire de guerre dans la Garde civique. Accompagnée de notre grand-mère, la petite Bonne-Maman, elle se retrouvera toutes ces années, à la tête d'une véritable colonie composée de sept enfants, de gouvernantes, de nourrices et d'une cuisinière.

Notre première étape fut Eeklo où notre tante Stéphanie Pussemier, la sœur de mon grand-père, nous avait gentiment offert l'hospitalité. À la gare d'Anzegem, nous prîmes le train pour Bruges. Mais à Ingelmunster, une alerte vite apaisée, nous contraignit à changer de train, ce qui représentait pour nous un vrai déménagement de paquets, de valises et d'enfants. Puis tard dans l'après-midi, nous atteignîmes Bruges. Dans la gare bondée de voyageurs, on perdit même Jacques qui âgé de trois ans s'était accroché aux guêtres d'une autre famille en fuite. Et ce n'est qu'à la nuit tombée, que nous arrivâmes dans la veille maison de famille. Que d'émotions en un jour !

Si les 15 jours à Eeklo, furent pour nous une vraie partie de plaisir faisant revivre cette grande maison par nos cris et nos jeux ; pour les adultes, ils furent plus angoissants. Chaque jour, les femmes faisaient le pèlerinage à Notre-Dame aux Épinés priant et remerciant la Sainte Vierge de nous préserver. En effet, Malines bombardée, Louvain mis à feu, on vit arriver dans notre petite ville des fuyards démunis, chargés de ballots et traînant leurs enfants.

Le 4 septembre, alors que Gand était sérieusement menacé, le général Clooten, à la tête de 3 bataillons du 13<sup>e</sup> de ligne chargé de garder Bruges et Ostende, s'installa à Eeklo. Nous nous apprêtions à un nouveau départ mais cette fois vers les Pays-Bas où nous possédions des terres. La première étape fut la ferme d'Ijzendijke en Zeelande, mais trop à l'étroit, nous déménagerons dès les premiers jours d'automne vers La Haye. Devant la

maison se trouvait un petit jardin avec une mare d'eau. J'y jouais souvent avec mon frère Jacques à ramasser des bouts de bois. À un moment, comme il avait jeté mon précieux morceau de bois dans l'eau, je me penchai pour aller le chercher. Lorsque ma mère arriva et demanda à Jacques : « Qu'est devenu Etienne ? », mon frère lui montra la mare du doigt, sans rien dire de plus. Ma mère affolée, me repêcha à moitié noyé. Mais heureusement, j'étais déjà suffisamment costaud pour y échapper !

Au cours de notre séjour en Zeelande, ma mère profita du passage de son frère Xavier Dumont de Chassart à Eeklo pour y retourner quelques jours. Le trajet n'était pas si long et la frontière se passait encore facilement. Oncle Xavier étant mon parrain, j'eus la chance de faire partie du voyage ainsi que de revoir par la même occasion ma marraine Stéphanie.

Cette visite à Eeklo serait sans doute tombée dans l'oubli, si elle n'avait coïncidé avec celle du roi Albert et de la reine Elisabeth. Venus se réfugier après la retraite d'Anvers, les souverains arrivèrent accompagnés de leur suite. Il fallut aménager en hâte la

*Ma mère  
entourée de  
ses enfants  
devant  
notre  
maison à  
La Haye*



demeure familiale afin qu'on puisse les accueillir dignement. Affligés par la situation dramatique, les souverains souhaitaient ne pas être dérangés. Nous étions du reste priés de ne pas nous trouver sur leur passage.

Pourtant lors d'une promenade dans le parc, nous ne pûmes à plusieurs reprises les éviter. Âgé de seulement deux ans, on m'avait pourtant bien fait comprendre que je devais les saluer très respectueusement et à chaque fois je ne manquais pas de m'incliner bien bas. Finalement, le Roi, sans doute amusé, me proposa de monter sur son cheval. J'avoue ne pas me souvenir de cet événement mais on me l'a tant de fois raconté. Il est même resté célèbre dans la région : « Le petit fils du bourgmestre était monté sur le cheval du roi Albert Ier ! ». Bien plus tard, ma mère se plaira à dire que c'est de ce jour qu'est né ma vocation...

Ces premiers mois de guerre furent pour ma mère une période éprouvante. Bien qu'accompagnée de sa belle-mère, elle devait faire face à tous les problèmes, mon père ayant été mobilisé dès les premiers jours de la guerre. Aide de camp du commandant en chef de la Garde civique, il passa ensuite comme capitaine dans l'armée, la Garde civique ayant été supprimée. Plus si jeune, il ne partit pas sur le front mais fut, comme instructeur, en charge des camps d'entraînement militaire situés en Belgique puis en Normandie.

Après quelques mois, ma mère se sentant trop seule et isolée en Hollande, choisit de rejoindre son oncle, Guillaume Dumont de Chassart, installé en Angleterre avec toute sa famille. Ce fut une nouvelle aventure. Pour la traversée en bateau, nous étions tellement excités et enthousiastes qu'il y avait deux marins à notre disposition afin d'éviter tout accident. Cette fois encore, nourrice, cuisinière et gouvernante nous accompagnaient fidèlement.



*Mon père à Cherbourg durant la guerre*

En Angleterre, nous étions installés dans le Kent à Bromley à côté d'un champ de course. Je me souviens d'une maison assez grande avec un jardin dont une petite porte donnait directement accès au champ de course. Notre grand-oncle ayant également une famille nombreuse, ce séjour prit l'allure de grandes vacances

prolongées. J'ai même l'impression qu'on y serait bien resté jusqu'à la fin de la guerre, si nous n'avions pas dû rejoindre mon père en France.

Après que l'offensive allemande ait été stoppée à la mi-novembre, l'armée belge, placée sous le commandement du roi Albert avait réussi à tenir ses positions derrière l'Yser. La guerre de mouvement étant terminée, les belligérants s'enterrèrent dans les tranchées durant quatre ans. Au sud, les troupes françaises et britanniques participèrent à la défense de la longue ligne de front. Le gouvernement belge, s'installa alors à l'arrière en France, à Saint-Adresse près du Havre, tandis que le roi Albert et son état-major prirent leur quartier sur la côte belge à La Panne. Mais leur présence n'empêchera cependant pas la Belgique occupée de subir le régime sévère imposé par les Allemands.

Quant à Papa, il avait fini par être affecté aux environs de Cherbourg à Carteret. N'étant pas sur le front, nous avons été

autorisés à le rejoindre comme de nombreuses autres familles dans la même situation. Installés près de la mer, nous y occupions deux maisons que j'ai revues bien des années plus tard lors d'un voyage dans la région.

Si je ne reconnaissais à peine mon père pour ne l'avoir que peu vu au cours de ces derniers mois, pour mon frère Marc, ce fut la première fois qu'il le vit. Une rencontre qui restera marquée dans les annales de la famille. Âgé de trois ans, il trouvait que ce soldat en permission prenait trop de liberté à table et déclara « les soldats mangent à la cuisine ! » .

Ensuite, nous sommes partis au Mans, notre père étant muté au centre d'instruction d'Auvours. Loin du front, nous retrouvions un rythme de vie presque normal avec papa qui passait régulièrement lors de ses permissions. C'était une chance que peu de familles belges avaient. Si beaucoup d'énergie et de courage était demandé aux épouses pour faire face à l'exode, il fallait aussi des moyens suffisants pour assumer les déménagements successifs. De plus les soldats mobilisés trop près du front, ne prenaient pas le risque d'y installer leur famille.

Malgré la guerre, cette année 1917 passée en Normandie fut une des périodes très heureuse de ma vie. Âgé d'à peine cinq ans, j'en garde des souvenirs très précis. Mon insouciance d'enfant contribuait certainement à ce que je ne réalisai pas et ne souffris aucunement des difficultés de vie de l'époque.

Au Mans, nous étions installés dans une curieuse maison qui ressemblait aussi bien à un château qu'à un moulin avec ses innombrables chambres. Située avenue de Thiers, elle était non loin de la grand rue qui reliait la gare à l'avenue de la République. C'était pour moi un véritable enchantement que de vivre dans cette grande demeure bouillonnante d'activités.



*Sur la plage de St-Malo avec notre nurse*

*Marc et Moi*

C'est à cette époque qu'est née ma petite sœur Elisabeth. Ce prénom fut choisi en l'honneur de nos souverains comme de nombreuses autres filles nées durant la guerre tandis que les garçons portaient celui d'Albert. C'était sans doute une façon de montrer notre patriotisme en ces temps chaotiques.

Afin de gérer la petite tribu de sept puis huit enfants que nous étions, il y avait servantes, nourrice et gouvernante mais aussi une cuisinière et un aumônier. 'Juffrouw' Cornélie Vendrikt qui était Hollandaise, nous avait accompagnés depuis La Haye. Restée 35 ans dans la famille, elle élèvera pratiquement tous les frères et sœurs qui m'ont suivi, assistant aussi à l'arrivée des premiers

petits enfants. Rappelons que nous étions tellement nombreux, que ma plus jeune sœur Monique est en fait plus jeune que ma nièce Anouchka. Ce fut également le cas de Mademoiselle Ligier, d'origine française, qui restera dans notre famille jusqu'à sa mort.

Quant à l'aumônier, notre cousin Théodore Lambert, après avoir été missionnaire au Congo, il passa son temps entre son couvent chez les prêtres du Sacré-cœur et Kerkhove. Nous l'aimions beaucoup et il parut tout à fait normal qu'il nous suivit dans ce fameux périple que fut l'exil. Il s'occupait de nous, nous

*Les 5 petits garçons de  
La Couture*



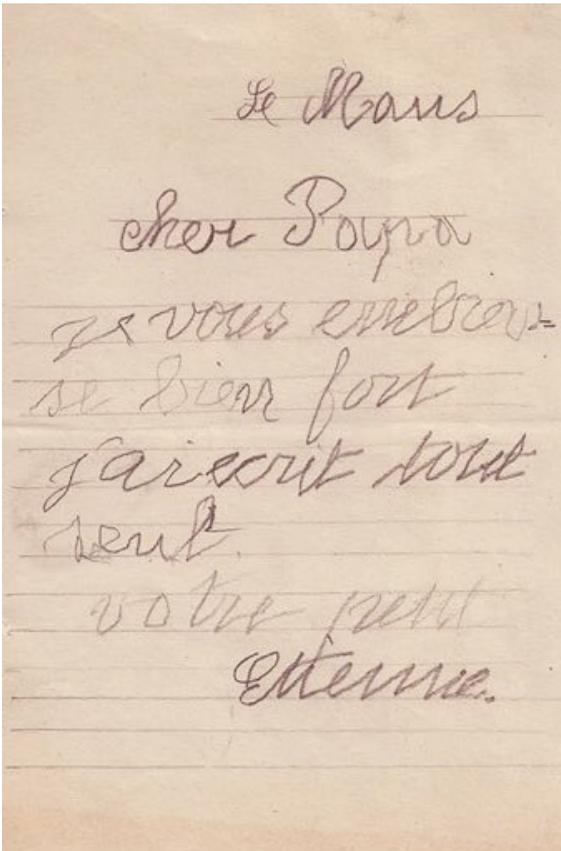
accompagnait lors de nos promenades, nous racontait des histoires, enfin c'était un personnage tellement sympathique et merveilleux. Il a peut-être remplacé le grand-père que je n'ai pas connu. Nous sommes restés très proches jusqu'à sa mort.

Bref, avec tout ce petit monde, cette nuée de domestiques, nous ne passions pas inaperçus dans la fort accueillante petite ville du Mans. Du reste, lorsque j'y suis retourné dans les années 30, certaines personnes se rappelaient encore de nous comme « les cinq petits garçons de la Couture ». Alfred, André, Jacques, Marc et moi formions une charmante petite fratrie lors de nos promenades et de nos visites à l'église de Notre-Dame de La Couture. Accompagnés de notre gouvernante hollandaise qui ne parlait pas un mot de français et de notre cousin aumônier, nous suscitons comme réfugiés la curiosité aussi bien des habitants que des soldats américains, en cantonnement près de chez nous, qui amusés nous gavaient de bonbons, de biscuits et de chocolats.

Ces quelques friandises étaient une véritable joie en ces temps de disette. Bien que je ne me rappelle pas avoir manqué de quoi que ce soit au cours de ces années difficiles, je sais qu'il fallait tirer le diable par la queue pour nourrir toute la maisonnée. Je n'ai jamais su comment ma mère parvenait à se débrouiller pour pourvoir à cette énorme intendance. Mais si je peux affirmer que je n'ai jamais eu faim, j'ai le souvenir que ce que nous mangions n'était en fait pas toujours très bon.

L'hiver 1917 fut en plus très pénible. Il fit très froid et seul le feu du grand salon permettait de nous réchauffer. Le ravitaillement devint plus difficile. Maman ne parvenant plus à trouver suffisamment de pain, mendiait auprès des boulangers les miettes des découpes afin d'en faire une épaisse bouillie avec le lait du rationnement.

Durant cette période, les nouvelles n'étaient pas fameuses. Entre les mois de juillet et d'octobre 1917, l'armée belge aux côtés des Anglo-Français avait participé à la deuxième bataille des Flandres tandis qu'en avril 1918 les Allemands lancèrent une grande offensive afin d'enfoncer les lignes belges au nord d'Ypres, atteindre Dunkerque et de prendre à revers les troupes alliées. On vit ainsi arriver de nouveaux réfugiés belges mais aussi des parisiens fuyant les tirs de la « grosse Bertha » sur la capitale. Pourtant toutes ces incertitudes ne nous empêchèrent pas de passer l'été à Saint-Malo.



C'est l'époque où Papa quitta, comme officier de liaison, les Français avec la croix de guerre pour entrer à l'état-major du général de Selliers à Rouen. Lorsque maman l'y rejoignit, éclata enfin la nouvelle de l'Armistice. Durant cette journée du 11 novembre, toutes les cloches ne cessèrent de sonner tandis que la foule en liesse fêta la victoire.

### 3. Les premières heures de la libération

Est-ce le coup de l'émotion ou simplement le hasard des circonstances mais toute la famille eut la rougeole. Toutefois, cela n'empêcha pas Papa de rejoindre Namur où il fut nommé commandant. Petit à petit, nous recevions enfin des nouvelles de la Belgique, de mes grands-parents Dumont de Chassart qui étaient restés à Bruxelles. Comme sénateur, mon grand-père n'avait jamais craint les Allemands, plutôt respectueux face aux personnes haut placées. Afin de faire surveiller notre maison, ils y avaient installé un agent de police, ce qui permit de la retrouver intacte. Les hasards de la vie ont fait que j'ai revu cet homme au club des Guides où il était domestique. Il se rappelait très bien de

*Georgine, Alfred, Alice, André, Jacques, Etienne, Marc, Elisabeth*

*en 1918*



notre retour dans cette maison où durant cinq ans, il s'était senti comme chez lui.

Il avait fallu attendre que les moyens de communications s'améliorent pour envisager notre départ du Mans. Et ce n'est que début février 1919, avec seulement quelques bagages que nous avons entamé le chemin du retour. Ce fut un voyage long et éprouvant pour ma mère. Il fallut passer par Paris. Entassés dans trois chambres, nous y avons passé la nuit avant de prendre le train dès l'aube. 24 heures de voyages nous ferons traverser un paysage ravagé par la guerre : villes en ruine, champs dévastés, ponts détruits, ...

Puis enfin le retour à la maison ; maison que j'avais à peine connue. Maman tomba dans les bras de Bonne-Maman Dumont qui avait préparé pour nos retrouvailles un magnifique déjeuner. Toutes des choses inouïes comme du pain blanc, des tartes et même du sucre ; n'en ayant jamais vu mon petit frère Marc, s'étonnait de notre enthousiasme face à des petits cailloux blancs !

Si la maison avait été soigneusement gardée, fin 1918, elle fut cependant réquisitionnée par le prince Rupprecht de Bavière pour en faire son quartier général. Ayant dû quitter en hâte les lieux, on raconte qu'il brûla dans la précipitation certains documents sur le parquet plutôt que dans la cheminée. Mais tout fut soigneusement remis en état avant notre retour au grand soulagement de la petite Bonne-Maman qui retrouvait intacte son impressionnante collection de porcelaine de Chine.

S'il semblerait que les premières pièces de porcelaine aient été acquises par les Fermont (Sophie Fermont étant l'épouse de Romain van Wassenhove), ma grand-mère en fit une passion. Sa période de prédilection fut celle des Tsing (les empereurs Kanghi,

Yong-Cheng et Kien Long des XVII et XVIIIe siècles) mieux connue sous les noms de famille 'rose' et 'verte', fort à la mode à son époque. Elle se rendait chez les antiquaires ou ceux-ci venaient même à elle afin de lui proposer des pièces de grande qualité. Elle exposait ce magnifique ensemble dans une grande vitrine en poirier qui fut un jour donnée au Musée du Cinquantenaire. Nous avons également toute une série de pièces chez nous. Lors de la Seconde Guerre mondiale, la collection fut mise à l'abri dans les coffres de la Banque de Bruxelles puis à la mort de mes parents, elle fut répartie en douze parts fort homogènes.

Quant à Kerkhove, hélas la guerre ne l'avait pas épargné. Le château avait été occupé jusqu'en 1918 par un mess d'officiers allemands dont on retrouva des photos dans les décombres. Mais surtout, la guerre s'étant achevée sur l'Escaut, toute la région avait beaucoup souffert des bombardements. Petite Bonne-Maman fut



la première à se rendre sur les lieux au printemps 1919. Quelle ne fut pas son émotion en découvrant, dès l'horizon, la tour du château en ruine.

En 1911, de grands travaux y avaient été entrepris comme l'ajout de l'aile droite et de la chapelle. Cette fois, c'était un chantier encore plus important qui nous attendait, le château ayant véritablement été éventré et le jardin parsemé de trous d'obus. Mais cela ne nous empêcha pas d'y camper dès l'été. Tandis que nous jouions dans les décombres qui représentaient à nos yeux un terrain de jeux extraordinaire, les parents s'attelaient à la reconstruction durant deux longues années.

Petit à petit, la vie y reprit son cours avec un personnel toujours aussi abondant et dévoué : à la cuisine, la cuisinière et sa fille, quatre femmes de chambre, deux lavandières - repasseuses, le jardinier Kamiel et sa femme Sylvie, deux ouvriers pour ratisser les allées du parc, un chauffeur et Pierre Derycke le garde-chasse,



sans compter les gouvernantes et nourrices qui nous accompagnaient dans tous nos déplacements.

Kerkhove était le royaume de la petite Bonne-Maman. Elle y régna jusqu'à sa mort en 1938, au plus grand bonheur de ses petits enfants qu'elle adorait. Elle habitait dans une aile du château qui était d'une certaine façon notre refuge. On l'y retrouvait toujours accompagnée de son chat « Minne-Minne » ou « Pouske-Pouske » qui lors de l'une de nos escapades, fut projeté avec un parachute de fortune du haut de la tour mais atterrit heureusement sans encombre.

*Ma grand-mère, la petite Bonne-Maman, entourée de ses petits enfants à Kerkhove*



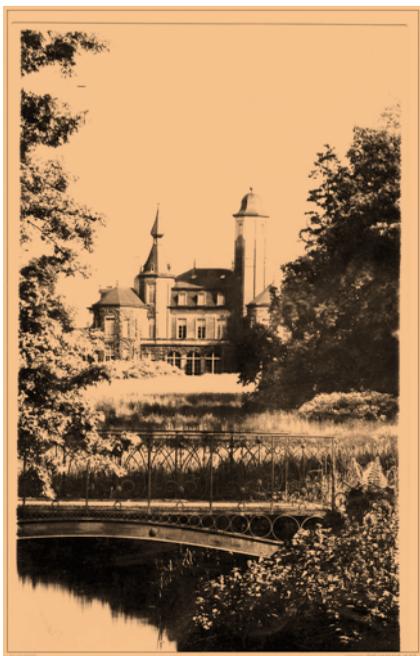
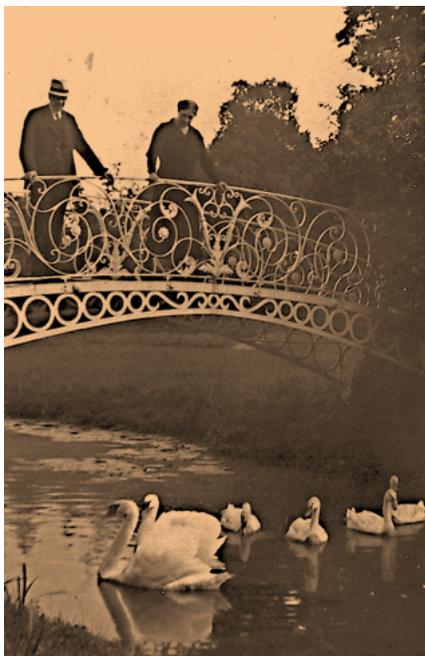
Elle aimait se promener à travers le parc dessiné de vieux hêtres, de cèdres et de charmes. Elle se rendait jusqu'à la mare surmontée d'un petit pont afin d'y contempler son escadron de cygnes et de canards. Quelques canetons avaient du reste été élevés par ses soins dans sa cheminée, ce qui ne faisait pas la joie de notre mère. Puis, elle rentrait sans omettre de passer par l'impressionnant potager afin d'admirer la fameuse collection de dahlias du jardinier mais aussi de saluer Cadichon.

Notre père éprouvait aussi une affection toute particulière pour ce vieil âne qui avait la fâcheuse habitude de braire tous les soirs devant l'entrée avant de retourner à l'écurie. Il réclamait ainsi sa bouffée de cigare que papa en accourant venait lui souffler dans les naseaux tout en lui donnant un bout de cigare à mâchonner. Ensuite, il partait tout joyeux au trot pour l'écurie.

À Kerkhove, mon père aimait à s'occuper de ses terres et de ses bois. Il y chassait aussi, nous emmenant à travers champs pour traquer. Le soir, il restait un peu avec nous au salon où il fumait son cigare, puis à 9 heures, il descendait dans son bureau pour s'occuper de ses affaires mais aussi de sa collection de timbres. On le disait bon dessinateur mais aussi à ses heures musicien,

*Cadichon  
faisait  
aussi la joie  
des enfants*





jouant du violon.

Bourgmestre catholique, il était évidemment président de toutes les associations locales. Ses dimanches se passaient en arbitrage des colombophiles. Courses cyclistes, fanfares, anciens combattants occupaient le reste de la journée. Mais la procession du 15 août était sans doute l'événement d'importance. Nous étions tous mis à contribution surtout Georgine en « reine de Hongrie », Alice en « Vierge de Miséricorde » et Elisabeth en « Sainte-Agnès portant l'agneau doré » ; nous les garçons étions toujours les enfants de chœur et les plus petits, des anges en satin blanc. On s'arrêtait au reposoir, traditionnellement placé dans l'entrée du château pour la bénédiction puis on repartait pour quelques kilomètres dans la campagne en chantant des cantiques.

Ces vacances à Kerckove m'ont laissé une foule de souvenirs merveilleux : notre fratrie prête à faire mille et une bêtises dès que nous parvenions à échapper aux regards vigilants des

*Jacques  
moi  
et  
Marc*





*Jacques , ma mère, Lionel Pussemier, petite BM, mon père, Georgine*

*Moi, Marc et Alice*

gouvernantes, les délicieuses tartines à la confiture de potirons et d'abricots à l'heure du goûter, les parties de tennis ou encore les tours en barque sur l'étang. Une fois à l'armée, j'y viendrais aussi quelques fois à cheval. Mais si Kerkhove était le point de chute principal de nos vacances, nous passions aussi quelques jours à Villers chez nos grands-parents Dumont de Chassart ainsi qu'à Harre<sup>1</sup> où mon père aimait gérer ses bois.

---

<sup>1</sup> À la mort de Louise Fermont, mon père hérita de la propriété de Harre composée de bois et du pavillon Massotte tandis que sa cousine Gabrielle de Potter (voisine à la rue d'Auderghem) reprenait le château de Harzé. Notre arrière grand-mère Sophie Fermont qui avait épousé Romain van Wassenhove, avait un frère Pierre. C'est lui qui avait acheté ces deux propriétés et qui les légua à sa fille Louise restée célibataire.



*Mes frères Marc, Jacques et moi*

*Moi et Marc*

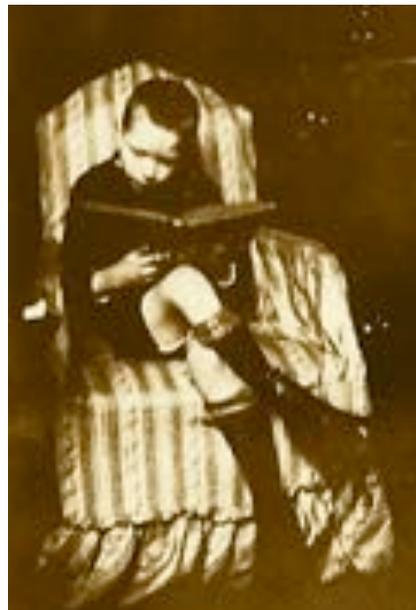
#### 4. Des années studieuses

La fin de la guerre signifiait pour moi aussi la découverte de l'école. Avec une famille si nombreuse, ma mère n'avait pas eu beaucoup le temps de s'occuper de nous. De plus, elle faisait partie de cette génération qui était persuadée que l'accès au paradis était réservé à quelques rares privilégiés ayant mené une vie de sacrifice et de vertu. Elle souhaitait assurer ce privilège à sa nombreuse progéniture en lui inculquant cette austère philosophie par une éducation sévère.

Nous avions une vie très disciplinée sous la férule de bonnes et de gouvernantes anglaises et hollandaises. Nous ne voyions nos parents qu'à certains moments de la journée mais aussi à table dès l'âge de 6 ans où l'on était prié de se taire jusqu'au dessert. Mais nous étions aussi priés de manger de tout, sans dire - je n'aime pas ceci ou cela - sinon on le réservait au goûter et au dîner. Je me souviens hélas fort bien d'une affaire de macaronis servis et re-servis qui, je dois l'avouer, a certainement dû jouer au fait que je n'ai jamais vraiment apprécié les pâtes.

Les aînés qui avaient une gouvernante française, avaient un peu fréquenté l'école au Mans. Ceci n'était pas les cas des petits dont je faisais partie. Notre gouvernante hollandaise, véritable berceau d'affection face à la surveillance sévère des autres gouvernantes, dévouée et bonne comme du pain, ne parlait pas un mot de français, mais nous avait tout de même initiés un peu aux mathématiques.

Inscrit à l'école de la rue des Confédérés, mes débuts furent difficiles car tout était si nouveau pour moi. Mon niveau de français n'était pas des plus brillants, je me sentais un peu perdu au milieu d'une classe d'une quarantaine d'élèves. À l'époque, on ne se posait pas beaucoup de questions quant à la pédagogie de l'enseignement, et il fut décidé de me mettre dans la classe de mon frère Jacques, d'un an mon aîné, qui ne comprenait qu'une dizaine d'enfants. Aussi



petit que j'étais, je me rendais compte que ce n'était pas le bon choix, et en effet, dès la rentrée suivante, je me retrouvais à Saint-Stanislas à deux pas du Cinquantenaire. Je m'y sentais beaucoup mieux, l'enseignement était plus attrayant et je m'y rendais à pied. J'y suis resté trois ans pour passer ensuite une année à Saint-Michel, l'année préparatoire avant les humanités.

À la maison, Mademoiselle Vendrikt, toujours aussi fidèle s'occupait maintenant des plus petits tandis qu'une nouvelle gouvernante belge, Mademoiselle Ludé, s'occupait de nous. Elle m'exaspérait à un tel point qu'un jour, alors que j'avais à peine 12 ans, la voyant punir injustement mes petits frères, je n'ai pas pu m'empêcher de la frapper à mon tour avec une ceinture. Suite à cet événement, mes parents décidèrent de me mettre en

*En pension en 1925*



pension. Je suis donc parti pour Loppem, à Saint-André près de Bruges, pour ma première année d'humanité.

Ce qui devait être une punition fut une véritable bénédiction pour moi. Durant trois ans, j'y ai découvert une ambiance qui me convenait parfaitement. La différence entre les deux écoles m'avait beaucoup frappé. À Saint-Michel, chez les Jésuites, on trichait à qui mieux, mieux. Cela n'a duré qu'un an, mais j'avais bien acquis la technique. Il faut avouer qu'à cinquante par classe, ce n'était pas si difficile. Finalement, si je m'étais bien débrouillé, ma réussite n'était que le fruit de mes très efficaces tricheries. À Bruges, chez les bénédictins, l'ambiance et la philosophie étaient tout autre : des classes de moins de dix élèves, un sens de l'honnêteté et du fair-play qui m'avait impressionné, un esprit de

*Moi, Alfred, Pierre, Jacques*

*Jean, Elisabeth, Philippe dans les bras de Georgine, Marc, Alice, Guy*



vie de famille, à tel point qu'on se sentait vraiment à l'aise.

Le premier examen que j'ai passé à Saint-André m'a laissé pantois et plein d'admiration de la confiance dont on nous témoignait. Le professeur est entré dans la classe, nous a donné les feuilles, en précisant qu'il ne resterait que dix minutes pour répondre aux questions. L'un de nous devait ensuite venir lui rendre les copies deux heures plus tard. Il n'ajouta pas un mot, l'air de dire : « cela va de soi ; ne trichez pas ! ». Je n'en revenais pas. On restait tout seul avec la possibilité de pouvoir tricher ? Ce n'était pas possible ! Et bien, ce fut pour moi, une véritable leçon et je n'ai plus jamais triché. Les Bénédictins m'ont appris la confiance. Cela m'a marqué pour la vie, tout en gardant un excellent souvenir de mon passage à Loppem.

À 15 ans, je suis parti rejoindre le collège Cardinal Mercier qui venait d'ouvrir une section latin-math. À l'époque, les études étaient plutôt littéraires avec du latin et du grec. Peu d'écoles proposaient une spécialisation en mathématiques, matière pour laquelle j'avais certaines dispositions. Heureusement, à Braine-L'Alleud, je retrouvais l'esprit qui m'avait tant plu à Loppem.



*Lors du mariage de ma sœur  
Georgine en 1927*



*Photo de classe au collège Cardinal Mercier*



Nous étions 150 élèves avec un système de patronages entre classes. Les aînés étaient responsables des plus jeunes ; les surveillants, des abbés diocésains, n'étant là qu'en cas de problème. Le directeur répartissait les tâches et les responsabilités en fonction des capacités de chacun de manière à ce qu'elles ne nuisent en rien au bon déroulement de nos études qui restaient la priorité. Être responsable des plus jeunes exigeait certaines aptitudes comme celle de savoir se faire obéir tout en respectant l'intégrité de chacun. Mais c'était une charge importante qui se répartissait sur le temps des récréations et des repas. Il fallait également loger avec les plus petits dans les dortoirs alors que les autres étaient installés dans une villa située non loin des grands bâtiments et qui appartenait à l'abbé Froidure dont la mère en était la « House Keeper ».

*Me voici entouré des plus jeunes dont j'avais la responsabilité*



À l'époque, nous ne rentrions chez nous que pour les vacances. Le jeudi était notre jour de congé consacré au scoutisme. En effet, tous les élèves étaient également boy-scouts avec des patrouilles réparties par classe, l'uniforme faisant la différence. Cette structure créa un véritable esprit de camaraderie, voire quelque chose de plus fort, un peu comme une famille.

Rentré en 3<sup>ème</sup>, j'ai été nommé assistant, puis chef des juniors. En Poésie et Rhétorique, j'avais trois classes sous ma responsabilité. Je dormais dans leur dortoir, je les surveillais, mangeais et jouais avec eux. Je ne sais pourquoi, mais les petits m'avaient curieusement surnommé 'blanchette'. Si ce sobriquet, ne me plaisait pas trop, je m'y suis fait car finalement tous m'appelaient comme cela. Des années plus tard, certains s'en souvenaient encore.

*Mes années au collège comme scout*

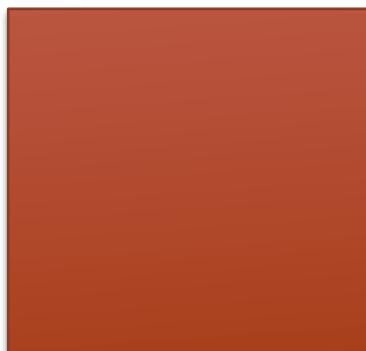
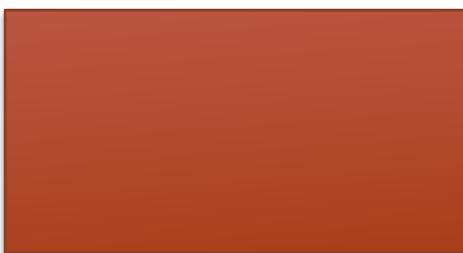
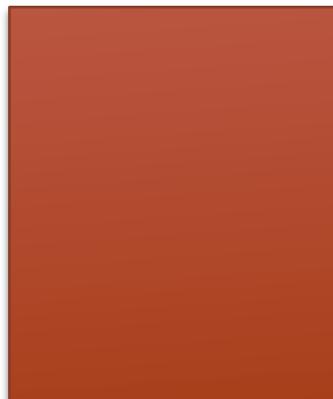






*Ma classe de Rétho*









Durant toutes ces années de pension, je n'étais pas très souvent à la maison où la vie pourtant suivait son cours. Alors que la famille s'agrandissait, mon frère André atteint très gravement du diabète nous a quitté au cours de l'automne 1922. Plus fragile que nous, une grande table lui était réservée dans la salle d'étude qui à Kerkhove était située juste au-dessus de la cuisine. J'aimais l'y rejoindre et l'accompagner dans ses constructions.

En 1927, ce fut le premier mariage dans la famille, celui de ma sœur aînée Georgine avec Xavier Carton de Wiart. Alors qu'en 1929, naquit enfin Monique, mon frère Alfred se maria quelques mois plus tard avec Martine de Laminne de Bex. En 1938, à notre plus grand chagrin, notre petite Bonne-Maman nous quitta à son tour. Puis à la veille de la déclaration de guerre Marc épousa Dolly Petit.





Lorsque je rejoignais Kerkhove à cheval

Avec Alice  
à  
Kerkhove





*Les 8  
garçons  
réunis à  
Kerkhove*

*Été 1930*

*Été 1930*

*1er rang: Jean, Guy, B.M. Dumont, pte B-M, Pierre, Philippe, Anouchka,  
Georgine.*

*2e rang: Xavier Carton, Alfred, Jacques, Moï, Marc, Martine, Elisabeth,  
Papa et Maman avec Monique*





*Après-midi entre  
amis à la buvette  
de Mont Saint-  
Jean à Waterloo  
1929*

*En attendant  
l'heure du cours  
en 1932*



*Après  
midi  
en bords  
de  
Semois  
1932*

## *5. Mes premières années à l'armée*

À la fin de mes études, je me suis dirigé vers la carrière militaire pour laquelle deux années préparatoires à l'école militaire étaient nécessaires. Je suis donc retourné à Saint-Michel en scientifique. L'entrée à l'école militaire n'était pas facile : 45 places pour 2000 candidats, avec un examen d'entrée redoutable. J'ai réussi l'examen mais hélas à la 46<sup>ème</sup> place. En m'annonçant la nouvelle, le commandant de l'école, qui était un homme charmant, m'a signalé que ma seule chance serait que l'un des 45 décède avant 2 mois. Bien entendu, cela ne se produit pas. Je me suis dirigé alors vers l'école des cadets. Un choix que je ne regrette en rien car il m'assurait d'entrer comme je le souhaitais à la cavalerie tandis que les études d'ingénieurs m'auraient conduit dans l'infanterie.

En 1933, je suis entré au régiment du premier Guides comme volontaire de carrière. Ayant passé le concours de l'école militaire, j'y entrai directement comme brigadier et non comme simple soldat. J'y retrouvai deux oncles ainsi que de nombreuses connaissances, le régiment étant fort bien fréquenté par des membres de la noblesse et la haute bourgeoisie. Tout en suivant la formation de l'escadron école dirigé par mon oncle Henri de Menten, j'y appris rapidement l'équitation avec mon parrain, Xavier Dumont de Chassart. Puis je rejoignis le 6<sup>e</sup> escadron des



Liste des Péremptatoires du 22 octobre au 25 éto inclus.

7	Houillet	soldat	37	Gambian	brigadier
10	Cleppe	id.	38	Gilbert	id.
11	De Vooght	brigadier	39	Janssen	id.
12	Manbès	id.	40	Lahaye	id.
13	Teyssens	id.	41	Lannoy	id.
14	Boive	id.	42	Lyon	id.
15	Bourgeois	id.	43	Morsaigne	id.
16	Cession de Weirt	id.	44	Paster	id.
17	Coeyns	id.	45	Peers de Hienburgh	id.
18	De Bontridder	id.	46	Reichelt	id.
19	de Berobgrave	id.	47	Ricremont	id.
20	de Beiffier	id.	48	Cariffoden	id.
21	Deren	id.	49	Courmay	id.
22	de Granne	id.	50	Van de Pool	id.
23	de la Court	id.	51	Van Wassenhove	id.
24	de Neman	id.	52	<del>Verweert</del>	id.
25	de Merode	id.	53	Wenters	id.
26	De Neulmeester	id.	54	de Jonghe d'Ardoye	id.
27	De Neulmeere	id.	55	Soël	id.
28	de Noreux	id.	56	de Jorrensair	id.
29	de Selys	id.	57	Stocain	id.
30	<del>de Tison</del>	id.	58	Nathias	id.
31	<del>de Tison</del>	id.	59	Janssens	id.
32	Duprés	id.	60	de Callatay	id.
33	Dorieux	id.	61	Hayssen	id.
34	Gotars	id.	62	Van Halste	id.
35	Frankins	id.	63	Milquet	id.
			64	Wanfeenspoels	id.
			65	Deuton	id.



*L'escadron  
école*

1933

Guides comme maréchal des logis. Une trêve de six mois à l'école de cavalerie comme candidat officier me permis d'être nommé adjudant.

À la mort du roi Albert Ier, en février 1934, j'eus l'honneur de faire partie de l'escorte à cheval qui encadra la dépouille de Laeken jusqu'à Bruxelles tandis que le lendemain, nous montions la garde au cours de l'enterrement. Ce roi qui avait succédé à son oncle, le roi Léopold II en 1909, a continué l'œuvre de ses illustres prédécesseurs en soutenant l'expansion économique et industrielle du pays. S'il avait débuté son règne sous les heureux auspices de l'Exposition universelle de Bruxelles de 1910, il fut très vite entraîné dans la tourmente de la Première Guerre mondiale. Assisté par la reine Elisabeth, il sut, avec une admirable grandeur d'âme et un sens profond du service de la Nation, maintenir le moral et l'énergie de son armée. Mais sa passion de l'alpinisme l'entraînera dans une chute sur les rochers de Marche-les-Dames qui lui sera fatale. Son départ inopiné, le 17 février 1934, sera vécu comme une grande tristesse dans le pays et c'est son fils Léopold III qui prit alors sa succession.



Mon entrée à l'armée correspondait à un moment crucial de la politique européenne : Hitler avait pris le pouvoir en Allemagne et un climat de guerre se faisait sentir. À cette époque, la cavalerie à cheval jouait un rôle important au sein de l'armée. Ce n'est que vers 1935, avec l'introduction des premiers engins à moteur, qu'apparut la nécessité de modifier l'armée vers une armée mieux motorisée. L'incursion des chars lors de la guerre de 40-45 marquera de manière déterminante la transition avec le conflit de 14-18 qui s'était fait uniquement à cheval. Tactiques et perceptions de la guerre changèrent totalement, devenant également dépendantes de l'avancée industrielle. En Belgique, nous ne disposions pas d'un matériel de pointe. Ainsi, les petites motos et les charrettes ne permettaient pas de nous déplacer rapidement d'un endroit à un autre. De plus, la plupart de notre armée était composée de fantassins, soit d'un demi million d'hommes circulant à pied.

Durant ces premières années de formation, je fis également un passage dans ce qu'on appelait les 'armes savantes'. Le régiment des mitrailleuses était spécialisé dans le calcul des angles de tir. Si les officiers de cavalerie avaient prouvé leur savoir-faire en 1914, le métier avait changé. La tactique militaire exigeait de nouvelles compétences telles que les armes savantes réservées aux jeunes initiés aux mathématiques. Je réalisais petit à petit que le parcours scolaire un peu atypique que j'avais suivi allait me servir. Les mathématiciens étaient pratiquement inexistantes au sein de l'armée et avec toutes les nouveautés techniques, l'armée allait avoir besoin de toutes ces nouvelles connaissances.

Entre 1936-1937, je fus nommé officier au II<sup>e</sup> Chasseurs à cheval. Cette période reste ancrée dans ma mémoire car elle fut marquée d'un événement national dramatique. À la fin de notre école de cavalerie, nous devons avoir un exercice pratique de génie et de manipulation d'explosifs à Brasschaat. L'exercice consistait à faire



*Enterrement national à Anvers en hommage aux victimes de Brasschaat*

sauter des fourneaux de mines. Mais après 20 minutes, ne voyant pas exploser les charges que nous avons placées, l'officier du génie retourna sur le lieu. Ne voyant rien d'anormal, il nous fit venir afin de procéder à l'ouverture du puits. Alors que toutes les précautions avaient été prises, je ne sais pas quelle mauvaise manipulation nous avons faite, mais toujours est-il que tout sauta. Cela a été un véritable drame. Il y eut 8 morts et 8 blessés graves. Nous ne sommes que deux à en avoir réchappé : moi et Etienne de Spot. Complètement sonné par la détonation et couvert de terre, je n'ai pas compris ce qui venait de m'arriver mais j'étais horrifié par ce qui m'entourait. On m'expliqua ensuite que j'eus



la vie sauve grâce au fait que j'étais trop près de l'explosion. L'explosion est passée au-dessus de moi tandis que tous les autres qui étaient à côté de moi, ont été pris par le souffle. Si je m'étais trouvé cinquante centimètres plus loin, j'aurais certainement été tué. Parmi les morts se trouvait mon ami André Nothomb, le grand-père d'Amélie, l'écrivain. C'est moi qui ai été chargé d'annoncer cette triste nouvelle à son épouse. Quelques jours plus tard, des funérailles nationales furent organisées à Anvers et bien des années plus tard un monument fut édifié à la mémoire des victimes.

Après cette période d'instruction, j'ai rejoint en 1938, comme sous-lieutenant, le régiment du II<sup>e</sup> Chasseurs à cheval à Namur. Comme officier, nous y avions chacun une ordonnance et deux chevaux malgré que nous commençons à être motorisés. Alors qu'on sentait le ton monter du côté de l'Allemagne avec Hitler au pouvoir et la promulgation de l'Anschluss (l'annexion de l'Autriche à l'Allemagne), une première mobilisation fut mise en place. Je fus alors désigné pour réquisitionner des véhicules. Cet ordre de réquisition avait été annoncé à la radio et spontanément

les gens venaient apporter leurs véhicules. En moins de deux heures, je fus totalement débordé. Avec l'aide d'une quinzaine de civils, j'en suis venu à bout en deux jours. Moi qui pensais qu'après cela, on allait commencer la guerre...

Ces mesures ont ensuite été supprimées et nous avons dû rendre tous les véhicules. Ce va-et-vient a occasionné un travail considérable qui aurait pu être évité avec une gestion un peu plus efficace. À la suite du rapport que je rédigeai, un colonel du ministère de la défense nationale est venu me voir. Il voulait connaître les motivations de mes récriminations et m'interroger sur les propositions d'ordre logistique que j'y avais suggérées afin de résoudre plus facilement ce genre de problème à l'avenir. En effet, ces petits grains de sable, perte d'efficacité, contribuaient à rouiller les rouages de l'armée belge.

En septembre 1939, les militaires de carrière et les appelés ont été mobilisés pendant une dizaine de jours afin de préparer l'organisation des troupes en cas de déclaration de guerre, à laquelle on s'attendait depuis quelques temps. Cette mobilisation générale avait pour nom le PPR, la mise de l'armée sur Pied de Paix Renforcé.

Dès le mois de juin, on se prépara à l'éventualité d'une offensive en étant cantonné derrière les positions futures de la guerre. Devenu lieutenant au II<sup>e</sup> Régiment des Chasseurs à cheval, j'étais alors commandant d'un peloton anti-chars qui à ce moment là était considéré comme l'un des meilleurs au monde. Mobilisé dans les Ardennes, je me suis retrouvé à Durby au moment de la déclaration de guerre. Chargé d'entraîner mes hommes à détruire les ponts de l'Ourthe, je reçus l'ordre dans la nuit du 9 au 10 mai 1940 de mettre ce qui n'était jusque là qu'un exercice, à exécution. Cette mission fut suivie dès le lendemain d'un contrôle 'anti-parachutistes' dans les forêts avoisinantes.

Celui-ci aurait pu tourner au drame si nous ne nous étions pas rendu compte à temps que ceux que nous prenions pour des parachutistes allemands étaient des bûcherons venus à notre renfort. Puis nous nous sommes dirigés vers Waremme et ensuite Louvain où nous nous sommes trouvés pour la première fois face à l'ennemi. Arrivé près de Tirlemont, je fus chargé de freiner l'avancée des Allemands alors que le régiment se repliait. Les combats menés le long de la Meuse et du Canal Albert, n'avaient pu empêcher les Allemands de s'emparer du fort d'Ében-Émael, réputé imprenable et d'atteindre l'Escaut puis la Lys...<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Suite aux combats de ces 18 jours, j'ai reçu la médaille de La Croix de Guerre ainsi qu'une Citation à l'ordre du jour du 27 mai 1940 dont bien entendu je n'ai été informé qu'à la fin de ma captivité: « Officier d'un courage et d'une conscience au-dessus de toute éloges, chargé de commander l'extrême pointe de l'arrière garde lors du repli de Tirlemont, avoir rempli sa mission de sacrifice avec une vaillance et un courage exceptionnel et avoir ainsi donné à ses hommes le plus bel exemple de vertu militaire ».



## *6. 1940, les premières heures de la capitulation*

La politique d'indépendance de la Belgique n'empêchera pas, une fois de plus, l'Allemagne d'envahir le pays le 10 mai 1940. Après dix-huit jours de combats, le roi Léopold III capitula en qualité de Commandant en Chef des forces armées.

Durant cette campagne des 18 jours, j'étais lieutenant au II<sup>e</sup> régiment de Chasseurs à Cheval. La capitulation, le 28 mai, nous surprit le matin à Passchendaele, à l'Est d'Ypres. Ce petit village avait déjà été tristement célèbre en 1917, entre juin et novembre, par les durs combats que s'y étaient livrés les Anglais, les Canadiens et les Allemands. Le plus grand cimetière britannique du continent y est érigé, alors que quelques kilomètres plus loin se trouve l'important cimetière allemand de Langemark. On était loin de se douter que ce lieu serait à nouveau le théâtre de nouveaux événements sanglants.

Depuis 24 heures, nous étions au contact de l'ennemi afin de défendre des lignes successives à l'arrière de la Lys. Le Régiment avait depuis 18 jours perdu un grand nombre de son effectif mais nous étions prêts à résister coûte que coûte. Étonnamment, la nuit fut calme. Ce silence sinistre nous semblait déroutant alors que ces derniers jours d'expérience avaient été intenses. Mais dès l'aube du 28, l'État-Major me fit savoir que la Belgique avait capitulé, que le Roi s'était constitué prisonnier. Les officiers devaient rester avec leur troupe et nous devions attendre sur place l'arrivée des Allemands pour rendre nos armes et notre charroi et se constituer prisonniers.

Bien que depuis quelques jours, nous pouvions nous y attendre, la nouvelle nous surprit comme un coup de tonnerre ! Beaucoup ne purent retenir leurs larmes. J'étais chef de peloton et notre

première réflexion fut de rendre nos armes inutilisables surtout nos canons 4,7. Les quelques heures qui nous restaient servirent à saboter et faire disparaître le matériel afin qu'il ne soit pas saisi.

Etait-il possible de s'évader ? Mais aller où ? Il ne restait plus grand chose de la Belgique. Aller vers l'ouest (Ypres) pour retrouver les Anglais ? Nous ignorions que depuis quelques jours, ils se repliaient vers Dunkerque et que notre présence les aurait encombrés. Et puis surtout l'ordre du roi était de rester avec la troupe.

Vers 8 heures du matin une patrouille allemande prit contact avec l'État-Major et donna l'ordre de regrouper ce qui restait du Régiment avec armes et bagages sur la grand rue du village. Ensuite dès leur arrivée, les armes furent jetées en tas dans une prairie ; les officiers purent garder leur pistolet en témoignage d'une reddition honorable. Les véhicules furent rangés dans une autre prairie, et les hommes regroupés dans une troisième.

Je fus désigné comme officier de liaison avec l'État-major allemand. Ces officiers devaient faciliter les rapports entre les allemands et les belges ainsi que régler tous les problèmes. Je

passais ma journée à attendre des ordres dans un café qui servait de P.C.

Durant la matinée, nous avons reçu à manger et avons été traités de manière tout à fait convenable. Alors



que nous nous attendions au pire, c'était l'ordre, la discipline, la correction presque l'amabilité. Si un allemand ne nous traitait pas correctement, l'un de nous en référait à leurs supérieurs et immédiatement la police allemande intervenait pour les remettre à leur place.

L'après-midi, l'ordre fut donné de se replier sur Audenarde. On m'a demandé de choisir, parmi nos véhicules, les camions qui me convenaient pour transporter la troupe et des voitures pour les officiers qui voyageraient deux par deux. Les Allemands nous donnaient les consignes d'ordre général, mais les détails de l'organisation nous les réglions nous-mêmes. Tout était prêt à la tombée du jour et la colonne s'ébranla vers 22 heures.

L'itinéraire était Courtrai, Avelghem puis Audenarde afin de rejoindre finalement Nivelles. Obscurité absolue, routes encombrées par la colonne allemande, déviations et

*Kerkhove bombardé en 40*



arrêts nombreux suite aux destructions de ponts et autres, disloquèrent complètement notre colonne.

Finalement, vers 5h du matin le 29 mai, je me retrouvai seul sur la route d'Avelghem avec mon ami Jean Boulvin. Le chemin de la retraite nous mena petit à petit à Kerkhove. L'église était en mauvais état et dans le village, il ne semblait pas y avoir âme qui vive. Nous sommes passés ensuite devant le château familial, lui aussi fortement endommagé. Jean me dit que dans un tel état plus personne ne pouvait s'y trouver. Nous décidâmes alors de poursuivre notre route sans nous y arrêter.

Après la guerre, j'ai appris qu'au moment où je passais devant le château familial, mon père s'y trouvait encore. Je serais resté que tout aurait peut-être changé pour moi. Au lieu de la captivité, la résistance ou l'Angleterre, le poteau d'exécution ou malgré tout la captivité. En effet, notre voisin de campagne sous-officier aux Lanciers, Amaury de Ghellinck, était parvenu à rejoindre quelques jours plus tard Elseghem. Je l'ai cependant retrouvé un ou deux mois plus tard dans ma chambre de captivité où nous avons cohabité pendant cinq ans.

Nous sommes repartis pour Audenarde. Pas un chat sur les routes. À la Komandantur, un officier nous indiqua que l'Armée belge était regroupée au château de Peteghem. En effet, je retrouvais là-bas mon peloton et bien d'autres militaires de tous les régiments. Vers 10 heures, la colonne se reforma direction Ninove, Halle, Nivelles. À chaque arrêt, la colonne maigrissait, les soldats retrouvant, leur patelin, un village ami,... Vers 17 heures, à l'entrée de Nivelles, les Allemands nous séparèrent de ce qui nous restait de troupe. Les officiers furent regroupés dans une école, près de l'hôtel de ville. Comme nous n'avions plus de troupe, on nous désarma, on nous donna une soupe chaude et on nous souhaita une bonne nuit.

Tandis que les soldats furent transportés en voitures et camions vers l'Allemagne, nous partîmes dès le lendemain, le 30 mai, à pied vers Gembloux. Au carrefour des Quatre-Bras de Sart-Dames-Aveline, je rencontrai notre cousin Paul Dumont de Chassart. Je crus le moment propice pour m'évader. Mais les Allemands avaient l'œil et à coup de crosse l'ordre fut rétabli et la conversation interrompue. Le soir, nous logeâmes à la ferme Bedoret à Gembloux. Le fils de la maison, officier dans mon régiment était avec nous et put passer la soirée en famille.

Le lendemain, le 31, nous embarquions tous dans un train de wagon à bestiaux pour Maastricht. Mais un peu avant le Canal Albert, on dut finalement poursuivre à pied.

Arrivés à Maastricht, l'accueil fut surprenant. Après un voyage épuisant, nous étions véritablement assoiffés et fatigués. Il faisait chaud. Nous nous sommes alors adressés aux passants. Mais quel ne fut pas notre étonnement de découvrir que les Hollandais, pourtant nos alliés, ne prétendaient pas nous donner à manger et acceptaient seulement de nous vendre de l'eau. Finalement, ce sont les allemands qui ont dû intervenir pour que l'on reçoive à boire. C'était vraiment choquant d'être confronté à une telle attitude en temps de guerre. Nous fûmes parqués ensuite dans l'usine Sphinx jusqu'à 19 heures avant d'embarquer dans un train, cette fois avec compartiments.

La Croix-Rouge allemande nous apporta eau et biscuits et le train voyagea toute la nuit. Marche avant, arrêt, marche arrière, redépart, etc. Où allions nous ? Personne ne le savait !

En début de matinée, nous fûmes fixés : Soest, Oflag 6A. Cette fois la population, le long des rues nous regardait avec compassion. Dans le camp, fouilles, coups de crosse parce que nous n'obéissions pas assez vite. L'atmosphère y était terrible, pas

un livre, pas une occupation, rien ou presque rien à manger. Alors que chaque jour, l'arrivée de prisonniers s'accompagnait des nouvelles alarmantes, nos généraux traités sur le même pied que tous semblaient démoralisés et vieillis par l'épreuve. Mais le plus lamentable, ce fut le partage entre Flamands et Wallons avec barbelés les séparant, les officiers flamands allant être démobilisés. Critère : où êtes vous né ? Embarras, lorsqu' un de mes amis déclara être né à Pékin ! Il fut catalogué Flamand. Finalement vers le 22 juillet notre sort était fixé : tout militaire d'active resterait prisonnier en Allemagne.

Nous avons alors été envoyés à Tibor, en Silésie où nous sommes restés près de 6 semaines. Nous étions installés dans un site exceptionnel qui nous faisait presque oublier la guerre et notre statut de prisonnier. C'était une caserne au bord d'un lac, entourée d'une forêt. Il y avait des petits chalets dans lesquels nous étions logés à une cinquantaine de personnes. On se disait que le temps de ces quelques mois de conflits passerait plus rapidement ici qu'ailleurs et qu'on y serait d'une certaine manière heureux, ce qui fut le cas. Comme quoi par comparaison, on peut être vite content. Malheureusement, ce

*Le camp  
de  
Tibor*



temps ne dura que quelques semaines tandis que la guerre allait s'enliser durant près de cinq ans.

Notre dernier déplacement fut le camp de Prenzlau, situé à 90 km à l'Est de Berlin, à la frontière polonaise où nous sommes restés jusqu'à la fin de la guerre. En quelques mois, y seront réunis tous les officiers belges soit deux mille cinq cents à trois mille prisonniers. La caserne avait du reste été réaménagée de miradors et de chambres prêtes à loger le plus de monde possible. Pourtant, comme dans tous les ofslag, camps d'officiers, on était mieux logé que dans les 'stalags' réservés aux soldats.

Comme nous avons été arrêtés très rapidement après le début de la guerre, nous sommes arrivés les premiers dans les différents camps. Arrivés à Prenzlau, nous étions donc le premier contingent à nous y installer. On nous a même proposé de choisir notre bloc. Nous avons choisi celui près de la clôture pour jouir d'un autre paysage que celui du camp et bénéficier de tous les côtés pratiques que cela pouvait comporter en cas d'évasion.

Ce n'est qu'après deux ou trois mois de captivité que j'ai obtenu les premiers contacts de ma famille. Le courrier suivait difficilement mais elle avait aussi mis du temps à me localiser. Lors de notre arrestation par les Allemands, nous avons dû, en temps que prisonnier, remplir une fiche qui servit à nous identifier auprès des autorités belges et à avertir nos familles du lieu de notre détention.

## *7. Mai 40, c'est aussi l'exode de ma famille*

Après avoir vu tomber les premières bombes sur Bruxelles à 5h du matin, le 10 mai 1940, mes parents accompagnés d'Alice, Elisabeth, Jean, Pierre, Guy, Philippe et Monique, ainsi que de notre fidèle Juffrouw, firent quelques bagages et partirent dans les deux Minerva pour Kerkhove.

Déjà sur les routes, les premières troupes anglaises arrivèrent. À peine installés, ils furent rejoints par Georgine, Xavier et leurs enfants, oncle Jacques, Alfred, Martine et leurs enfants, puis nos cousins les Menten<sup>1</sup>. Plus de 35 personnes campaient à la maison avec bientôt les Anglais qui occuperont le parc et le château.

Durant, ces quelques jours Alice et Elisabeth se rendaient quotidiennement en vélo à Audenarde afin de soigner, comme infirmières de la Croix-Rouge, les réfugiés. Le dimanche de Pentecôte, c'était la première communion au village, mais tout le monde avait le cœur serré. Maman pria pour ses trois fils<sup>2</sup>, à la guerre dont elle était sans nouvelle.

La bataille sur l'Escaut ayant commencé, il devenait urgent d'évacuer. Les Allemands avaient déjà mitraillé la façade du château et les alertes continuelles imposaient de fréquentes descentes à la cave. Papa avait décidé de rester comme Bourgmestre avec ses villageois. Pour Maman, le dilemme était affreux entre laisser son mari seul ou partir avec ses enfants sans guide sur les routes ?

---

<sup>1</sup> Caroline Dumont de Chassart, la petite sœur de ma mère, avait épousé Henry de Menten de Horne.

<sup>2</sup> Bien que je fusse le seul d'active, mes frères Jacques et Marc ont été mobilisés ayant fait leur service militaire.



### *Les adieux difficiles avant le départ*

Comme de nombreux fuyards avec des matelas sur le toit de la voiture afin d'éviter les éclats de mitraillettes, bidons d'essence et bagages, toute la famille s'apprêta au départ formant une longue caravane. Papa avait soigneusement doté chacun d'une pochette de toile contenant de l'argent. Si Elisabeth ne put abandonner, Pipineke, son bébé lapin sauvage élevé au biberon, « Munkács » notre fameux pékinois, mascotte de la famille, fit aussi partie du voyage.

Maman avait engagé comme chauffeur Jules Maes, le fils d'un fermier, à ses heures régisseur, pour conduire la grande Minerva. Pierre qui n'avait jamais beaucoup conduit, fit quelques tours d'exercices dans le parc, avant de se mettre au volant de la petite Minerva. Tandis que Jean conduirait la voiture de Georgine, une

étrange camionnette appartenant à Hubert Carton de Wiart, immatriculée CD Argentine, qui avait traversé les Andes. Les Alfred et les Menten, ainsi qu'oncle Jacques prendraient la tête du convoi. Et c'est avec le cœur gros que toute la petite troupe abandonna Papa. Quand se reverraient-ils ?

La première direction fut la frontière française ; soit 24 heures de files indescriptibles, d'embouteillages avant de la passer à Watou où tout le monde logea sur quelques matelas après un simple repas composé de l'énorme jambon que Maman avait emporté. Souhaitant se rendre chez les Ombrédanne, beau-frère et belle-sœur de Georgine, une destination qu'ils n'atteindront finalement jamais, ils se dirigèrent vers le sud. Ils passèrent par Saint Omer, Saint Riquier dont ils admirèrent la belle abbaye puis Abbeville. La Somme traversée, ils tentèrent d'éviter les énormes files. En trompant la vigilance de la police, ils parviendront à rejoindre les petites routes, ce qui leur permettra sans le savoir d'éviter les bombardements de Rouen.

En effet, ce n'était plus que des lamentables cortèges de réfugiés sur les routes survolées d'avions allemands. Le calme des gens était d'autant plus frappant qu'il commençait à y avoir morts et blessés cachés dans les véhicules. Les nombreuses routes encombrées et coupées firent que les Alfred et les Mentens furent séparés du reste du groupe. Ils ne se retrouveront que bien des jours plus tard.

Au cours de ce pénible voyage, l'insouciant gaité des enfants, divertie par les pique-niques et logements de fortune, contrastait avec la tristesse et l'inquiétude des adultes. Si quelques étapes ont bénéficié de l'hospitalité d'un fermier ou d'une châtelaine, il s'agissait de trouver une demeure prête à accueillir toute la famille qui promettait de s'agrandir. Par le beau-frère de

Georgine, Hubert, diplomate à l'ambassade de Belgique à Paris, la piste d'une villa à Villers-sur-Mer se profila. Mais il s'agissait encore de traverser la Seine.

Par Evreux, ils atteignirent finalement la petite station balnéaire où une charmante dame les accueillit pour la nuit avec une table garnie. Mais le terrible bombardement sur Le Havre qu'ils contemplèrent avec grande peur par les fenêtres de la villa, amena Maman à décider de poursuivre leur chemin plus au sud et à traverser La Loire.

Les étapes se succédèrent chez la comtesse de Romanet de Beaune où Georgine logea au château, Maman, Alice, Elisabeth et le menu fretin à l'école, tandis qu'oncle Jacques, Jean et Pierre allèrent chez le curé qui les arrosa abondamment de Calvados. Une autre nuit, ce fut au château de Martignée-Laval sur les tapis du salon où ils y rencontrèrent les van der Straten, d'autres belges qui comme eux avaient pris le chemin de l'exode.

Finalement par Cholet, ils aboutirent en Vendée à Saint-Jean de Monts, une jolie petite plage rustique avec du sable et des pins descendant vers la mer, logeant à l'hôtel les Cigognes et dans son annexe. Si les circonstances n'avaient pas été si tristes, cela aurait été idyllique : l'odeur des acacias, les paysannes montrant des armoires remplies de bonnets de dentelle, les baignades jusqu'aux casiers à homards et les balades jusqu'à l'île de Noirmoutier.

C'est à Saint-Jean de Monts qu'ils apprirent en pleurant la capitulation de l'armée belge et entendirent l'affreux discours de Reynaud traitant Léopold III de roi félon. Il leur fallut supporter une pluie d'injures de la part des gens du village : « têtes de lard, traîtres, sales Belges". Ce fut terrible !

Sur ces entrefaites, oncle Jacques partit pour le Périgord où il



*La Roussie*

avait des amis afin de trouver un meilleur logement pour toute la famille. Et les voilà dès le 6 juin embarqués, par Angoulême et Périgueux, vers Sarlat où un charmant notaire leur avait loué un château dans les environs de Proissans. "La Roussie" était un ravissant manoir de la Renaissance abandonné depuis bien des années.

La maison sale à souhait était le repère des toiles d'araignées et des souris où l'on ne s'éclairait qu'à la chandelle. Ainsi Alice et Elisabeth ne finirent pas leur première nuit dans le beau lit à baldaquin qui s'écroula, rempli de souris mortes. La cuisine n'avait plus été lavée depuis belle lurette et le seul point d'eau était un robinet à l'extérieur de l'entrée. Par contre, il y avait un W.C. moderne, le seul à plusieurs lieues à la ronde. Mais le parc était joliment ombragé, l'église non loin et les gens aimables et pittoresques. Bref en ces temps difficiles, ce lieu était un véritable enchantement.

Maman, qui tenait beaucoup à occuper les garçons leur fit créer un potager au grand étonnement des fermiers. Ils allaient également suivre des cours de latin chez les Jésuites à Sarlat. Maman leur fit nettoyer le grenier où ils y ont découvert des pots de confit d'oie délicieux, puis vint le tour de la cave où ils firent grand honneur à un Muscat de Frontignan de derrière les fagots !

Quant aux filles, elles devaient faire la lessive. Dehors, sur un grand feu de bois était posé un énorme chaudron de cuivre dans lequel elles faisaient bouillir les draps de lit de grosse toile puis elles les chargeaient dans une brouette jusqu'au lavoir public avant de les rincer en compagnie des femmes du village.

Maman se chargeait de la cuisine mais il n'était pas facile de trouver à manger pour tant de monde. Les femmes des environs venaient au château au lieu de descendre au marché de Sarlat avec leurs petits fromages de chèvre. Le lait et le beurre étaient rares: il fallait aller à la ferme des Landes où la fermière faisait simplement battre la crème dans une assiette avec une fourchette. Tous les samedis, c'était la descente à Sarlat -7km- pour le marché. Ils en profitaient pour visiter la ville et déjeuner d'une tranche de foie gras sur les marches de la Lanterne des Morts, au cimetière.

Ils allaient aussi à l'église vidée de ses paroissiens. Si un jour le curé tonna contre notre roi félon, cela n'empêcha pas Maman, après l'avoir sermonné, de s'occuper de ses vêtements sacerdotaux. Le curé finit du reste par citer la famille en exemple à ses quelques rares fidèles.

Mais ils y avaient aussi des distractions comme nager dans l'étang qui était bordé de palmiers, visiter les environs avec de vieilles bicyclettes sans frein. L'apparition de tante Toïnon Dumont de Chassart suivie de celle de Xavier Carton de Wiart et de ses

parents et encore d'autres membres de la famille contribuèrent à faire de bien grandes tablées.

Tandis qu'après la capitulation française de juin, notre chauffeur Jules Maes décida de rentrer en Belgique en vélo, des nouvelles des uns et des autres commencèrent à arriver grâce à la Croix Rouge. Puis mi-juillet, débarquèrent "nos deux Camille", les chauffeurs de Chassart, en camionnette avec plein de bidons d'essence, vingt litres d'alcool familial « le Chaisot » pour faciliter le passage des barrages ; ainsi que de bonnes et moins bonnes nouvelles : tout le monde semblait sain et sauf mais Kerkhove bien endommagé. Cette arrivée sonna l'heure du retour et la fin de ces deux mois d'errance et d'un séjour pittoresque dans le Périgord.

Une fois de plus une colonne de voitures se mit en route. Plus de quatre heures furent nécessaires pour passer la ligne de démarcation à Saint Aignan sous l'œil inquisiteur des Allemands. Corrects, propres et polis, ils ne firent cependant pas trop mauvaise impression. Logeant à Lignièrès chez la boulangère, Maman et Juffrouw eurent droit à un lit. Celui de maman étant déjà occupé par ce qu'elle croyait être un petit garçon, qu'elle fut son étonnement de voir au milieu de la nuit en sortir le boulanger!

À Blois, les Jésuites prirent en pitié toute cette petite troupe et les invitèrent à se reposer au collège. Puis, contournant Paris, ce fut une nouvelle étape à Melun dans une école, suivie de Villers-Cotteret, Soissons et Laon. Enfin, le soir du 21 juillet -triste Fête Nationale- ils retrouvaient Bruxelles, sains et saufs.

Rien n'avait bougé dans la maison, mise sous la protection de l'ambassade d'Italie, grâce à un ami d'Alice. Enfin, ils savaient Papa, Jacques et Marc en bonne santé, Etienne prisonnier en

Allemagne et Kerkhove détruit. Ils remercièrent le Bon Dieu et la Vierge d'Audenarde de les avoir protégés pendant cette longue épopée.

De son côté, mon père avait choisi, malgré les conditions incertaines et précaires de la guerre, de rester à Kerkhove auprès des habitants. Alors qu'au cours de la Campagne des 18 jours, la bataille de la Lys fut sans contester la plus violente, notre père conduisit tout le monde au bord de la Lys à Heule, embarquant les plus âgés sur la charrette tirée par Cadichon. Durant ces quelques heures, le village fut bombardé et le château très fortement détruit. Puis il s'installa dans la chapelle, restée intacte avant de s'atteler à nouveau à la reconstruction des bâtiments.

Il passa presque toute la guerre à Kerkhove où mes frères et sœurs se rendaient à tour de rôle pour lui tenir compagnie et ramener à Bruxelles les produits de la ferme. Les années de guerre furent moins difficiles à Kerkhove qu'en ville. Bien que Papa ait proclamé qu'on ne mangeait qu'avec ses timbres pour donner l'exemple, Maman y élevait des poules, des lapins et même un cochon en cachette. Papa qui se tenait loin des réalités ménagères ne s'en apercevait pas et déclara un jour à table : « Vous voyez



*Papa avec  
les  
résistants  
du village*

bien qu'on peut se nourrir suffisamment avec ses timbres ». Les restrictions et réquisitions devenant de plus en plus strictes, même les pelouses du parc furent progressivement cultivées.

En 1941, mon père n'eut pas peur de rencontrer le chef de la Kommandantur de Courtrai pour intervenir pour l'un ou l'autre de ses administrés. Celui-ci, grand homme, lui dit « permettez-moi de vous serrez la main, vous êtes un gentleman » et papa de lui répondre « après la guerre avec le plus grand plaisir ! »

Les Allemands le destituèrent de son poste de bourgmestre après qu'il ait fait enterrer des soldats anglais dans un petit cimetière aménagé dans le fond du parc. La BBC lui rendra hommage lors des messages personnels en citant le nom du village et son bourgmestre. Il fut remplacé par le fils du photographe qu'il protégea de la fureur de la population à la libération. Il reprit alors son poste sous la clameur de la fanfare.

Quant au château, il fut un temps occupé par un régiment d'Écossais des « Mountains ». Les officiers logeant dans l'aile réservée à la petite Bonne-Maman, ils venaient le soir au salon pour bavarder et jouer au bridge. Ils durent partir à la bataille de Zélande et délivrer Middelbourg. En mai 1944, mes sœurs Alice et Elisabeth, à l'insu des parents, se chargèrent également d'y cacher un parachutiste canadien de la R.A.F., le beau Stuart Mackenzie Leslie, dont l'avion s'était écrasé non loin d'Elseghem. Il fut logé et soigné aux petits oignons durant près de trois semaines avant de rejoindre la Résistance puis de finalement être arrêté par la Gestapo. Bien après la guerre, il revint en Belgique avec sa famille, ce qui conduisit à de réjouissantes et émouvantes retrouvailles.

Tandis que mes frères Pierre et Jean étaient dans le maquis, ma sœur Elisabeth fit partie de la Résistance. Chargée de s'occuper



*Les  
premières  
heures de  
la  
libération  
à  
Kerkhove*

d'un radio parachuté de Londres, elle fut arrêtée à Belœil où elle se cachait dans l'hôpital crée par le prince de Ligne. Envoyée à la prison de Mons puis au siège de la police secrète allemande à Bruxelles, elle sera enfermée après de longs interrogatoires à la prison de Saint-Gilles. Le 3 septembre 1944, elle fera partie du dernier convoi de prisonniers politiques envoyés en Allemagne. À quelques heures de la libération, ce train n'atteindra jamais sa destination grâce au courage des cheminots qui ont tout fait pour ralentir le train afin qu'il ne passe pas la frontière.

*Alice  
et  
Monique*



## 8. Cinq années de captivité

Cinq ans, c'est long. Si la vie dans les camps était monotone, nous devions nous organiser avec les moyens du bord afin de résister aux affres de notre détention. Nous devions d'abord assurer notre survie, nous nourrir quotidiennement, chauffer notre maigre pitance, nous vêtir et disposer d'un minimum de matériel qui allait nous permettre de tenir jusqu'à la date incertaine de la libération. Si au début, ce fut un peu la pagaille, chacun faisant ce qu'il voulait, très vite nous nous sommes rendus compte qu'il fallait mieux régler le quotidien entre ces quatre murs afin de préserver le travail de chacun ainsi qu'un semblant d'intimité.

Il nous fallait être créatif et ingénieux vu le peu de moyen dont nous disposions. Pour faire la cuisine par exemple, on utilisait, ce qu'on appelait une choubinette. Elle permettait de chauffer les aliments à l'aide d'une boîte à conserve dans laquelle était froissé du papier journal qui s'y consumait lentement. Si ce sobriquet de choubinette provenait du camp de Choubine où elle fut inventée, je ne sais comment cette idée a fini par se propager à travers les différents camps. Bien que nous étions nourris par les Allemands, c'était surtout les colis envoyés par nos familles et la Croix-Rouge qui nous permettront de subsister. En effet à la fin de la guerre, nos repas se limitèrent à quelques tranches de pain et à un vague bouillon par jour, ce qui ne sera pas sans conséquence pour certains.

Afin de rompre à la monotonie de nos journées, toute une série d'activités furent progressivement organisées : conférences, concerts, théâtre et même des cours universitaires que je suivrai en droit naturel. La Croix-Rouge se chargea également de nous créer une grande bibliothèque. Une année, nous eûmes même

l'occasion de fêter le 21 juillet. Chaque province put fabriquer des déguisements ; une opportunité qui s'avérera bien utile pour les vêtements nécessaires aux évasions. Mais cela, les Allemands ne s'en rendirent jamais compte.

Nous recevions des colis qui arrivaient par l'intermédiaire de la Croix-Rouge. Si grâce à cela, nous recevions de la nourriture, c'était aussi un moyen d'accumuler une quantité de matériaux interdits. Ces colis, qui arrivaient par chemin de fer, étaient réceptionnés par nos ordonnances et quelques officiers attirés, sous l'œil vigilant d'Allemands. Alors que de nombreuses corvées requerraient le travail des prisonniers belges, nous nous étions arrangés pour tirer parti de chaque occasion. Le service des colis faisait partie des travaux qu'on rentabilisait au maximum. Les ordonnances y étaient des 'gens de métier'. Ils parvenaient à détecter par quelques rares indices les paquets qui devaient être soustraits à la fouille des Allemands et disparaître, avec la connivence de la Croix-Rouge, durant leur transfert de la gare aux camions qui les amenaient au camp. Arrivés à destination, c'est encore une fois des Belges qui se chargeaient d'entreposer et de distribuer les colis officiels et officieux. C'est grâce à ce système qu'on parvenait à récolter des pièces indispensables aux évasions et à la fabrication de moyens de transmission. Comme dans le camp, il n'y avait que des gradés, le nombre de gens compétents disposant notamment de formation d'ingénieurs était élevé. Cela facilita grandement l'élaboration rapide de tout un système de renseignements et de moyens d'action que nos geôliers ne parviendront jamais à démanteler.

Mais ces colis étaient aussi à la base de tout un commerce florissant dans le camp. Bien sûr, certains recevaient de leur famille des colis plus abondants que d'autres, mais cela permettait malgré tout à chacun de faire des échanges profitables. Ceux qui



1941, *Oflag 11*

ne fumaient pas échangeaient des cigarettes contre de la nourriture ou inversément. C'était une véritable bourse d'échanges.

L'élaboration des évasions comprenait une multitude d'aspects qui nous occupaient quotidiennement. Elles ne s'improvisaient pas et étaient soigneusement organisées par un service spécifique. Tout officier voulant s'évader devait en discuter à qui de droit afin qu'un projet ne porte pas préjudice à un autre. On récoltait le nom des candidats et on les classait par catégorie suivant le type d'évasion envisagée. Chacun devait attendre son tour et obtenir le feu vert pour finaliser avec les responsables tous les détails.

Ainsi, chaque tentative d'évasion mobilisait l'aide de nombreux prisonniers. Il fallait surveiller les moindres faits et gestes des gardiens. Tandis que certains étaient chargés de fournir ou de fabriquer des vêtements civils, d'autres s'occupaient des faux papiers. Mais encore, en creusant un tunnel, il fallait s'occuper de l'évacuation des gravats. Bref, pour mettre toutes les chances de son côté, il fallait parfois compter sur la contribution d'une cinquantaine de personnes.

Un jour, certains avaient envisagé de passer tout simplement sous les fils de la clôture en plein jour. C'était à la fois audacieux et réalisable car tellement simpliste que les Allemands ne s'en douteraient pas. Pour cette opération, j'étais chargé de la surveillance. Pendant que je distraçais les gardiens sur leurs miradors, deux, trois candidats passèrent. Nous ne nous doutions pas un instant que ce serait si facile. Le temps d'en informer les responsables de l'organisation des évasions, une quarantaine d'hommes purent passer avant que les sentinelles ne bougent. Mais rien encore n'était totalement gagné : il fallait camoufler toutes ces absences afin que les Allemands ne s'en rendent compte que le plus tard possible.

Les appels se faisant deux fois par jour et par groupe, le système était relativement complexe. Pendant que l'appel se faisait dans les groupes nord-sud, les hommes des groupes est-ouest venaient combler les trous au moment où les Allemands commençaient à les compter. Puis nous recommençons ce manège lors du comptage des groupes est-ouest. Il fallait un peu d'habileté pour faire passer les personnes d'un groupe à l'autre sans que cela ne se remarque. Si nos gardiens ne se rendirent compte de rien, deux jours plus tard, le chien d'une sentinelle renifla le trou de la clôture qui avait permis de s'échapper. L'alerte fut immédiatement donnée. Affolés, les Allemands ordonnèrent sur-

MINISTÈRE DES FINANCES

Mod. A1

Office des Travaux  
de l'Armée Démobilisée

N° d'ordre 000,982 VI B

4, avenue Émile Demot  
BRUXELLES

SOLIDARITÉ NATIONALE  
ENVERS LES PRISONNIERS DE GUERRE

Carnet de sept bons mensuels  
de valeur maxima de CENT francs

Prisonnier	Parent (1) du prisonnier
Nom : <i>van Waessenhove</i>	Nom : <i>van Waessenhove</i>
Prénoms : <i>Edouard Marie Joseph</i>	Prénoms : <i>Arnold Marie Joseph</i>
Grade : <i>Lieutenant</i>	Rue (2) : <i>Fontaine N° 116</i>
Camp : (2) <i>OFLAG II A</i>	Commune de : <i>Namur</i>
N° de prisonnier : (2) <i>228</i>	Degré de parenté : <i>frère</i>

*van Waessenhove*

Ce carnet est strictement personnel et ne peut être vendu ni cédé à des tiers. Tout abus entraînera le retrait du carnet.

Chaque bon est valable uniquement pendant le mois correspondant et ne peut être reporté, sous aucun prétexte à un mois suivant.

Chaque bon a une valeur maximum de CENT francs. Il ne peut être utilisé que pour un seul colis et doit être accompagné d'une étiquette bleue envoyée par le prisonnier.

Dûment complété, le bon est envoyé par la famille à la Croix Rouge de Belgique, soit en vue de la constitution d'un colis de 5 kilos, soit en vue de compléter un colis familial de 2 kilos (ou moins) par 3 kilos de vivres.

(1) A son décès, correspondant du prisonnier.

(2) Tout changement d'adresse doit être communiqué immédiatement à P. O. T. A. D., 4, avenue Émile Demot à Bruxelles.

le-champ un rassemblement afin de chiffrer le nombre de fugitifs. Comme nous étions près de trois mille hommes, tous décidés à mettre la pagaille, ce comptage mit des heures et des heures. Les chiffres variant à chaque fois, il leur était impossible de savoir exactement ce qu'il en était. Finalement, ils décidèrent de vérifier chaque prisonnier d'après sa fiche. Encore une fois, l'un d'entre nous réussit à voler un paquet de fiches que nous fîmes immédiatement disparaître en les mangeant. Bref, après l'appel, nos geôliers se retrouvaient avec trop de monde.

L'officier le plus haut gradé du camp qui était un général, servait d'intermédiaire entre nous et les Allemands. Considéré comme l'homme sage, il régissait aussi la vie interne du camp. Dans un cas d'évasion comme celui-ci, son rôle était crucial mais difficile car il était continuellement harcelé de questions par les Allemands. Mais, il était bien entendu incapable d'y répondre car de commun accord, il n'était jamais informé des tentatives d'évasion.

Si les tentatives d'évasion furent nombreuses, peu furent couronnées de succès. Prenzlau étant très éloigné de la frontière belge, les fugitifs avaient un long trajet parsemé d'embûches avant d'atteindre un endroit sûr. Les risques de se faire prendre étaient importants et dans ce cas précis, la moitié des prisonniers ont été récupérés.

Quand un évadé était repris ou surpris en flagrant délit d'évasion, il était conduit au cachot qu'on avait surnommé la 'Petite Villa'. Cette peine ne paraissait pas si terrible dans la mesure où on y bénéficiait d'un isolement d'une ou deux semaines qu'on ne trouvait nul part ailleurs dans le camp.

En effet, on était quinze ou vingt par chambre, jour et nuit. Avec un nombre aussi élevé, nous souffrions de la promiscuité et du

bruit. Certains avaient une capacité extraordinaire à faire en permanence du bruit. Et rien que d'entendre constamment des gens parler, était épuisant ! Dans ces conditions, un séjour à la 'Petite Villa' ne pouvait que nous faire beaucoup de bien. Il y avait des quantités de candidats pour être admis au cachot. Les Allemands étant débordés, il fallait donc parfois attendre près d'un mois avant que la sanction soit appliquée. C'était finalement l'endroit où on allait se ressourcer, si tant est que cela était possible dans de telles circonstances.

Dans notre baraquement, on avait instauré un règlement qui imposait le silence chaque jour, durant un laps de temps déterminé. Durant ces moments, il était interdit de parler, de faire du bruit, de recevoir des visites. Cette discipline de fer permettait de bénéficier de quelques heures de calme dans notre chambre. Plus on était gradé, moins on était nombreux dans une chambre. Si cela semblait un avantage, ceux qui étaient par contre à cinquante dans un local se choisissaient leurs compères en formant des petits groupes de quatre ou cinq. Dans ma chambre, ces petits groupes étaient infaisables, et j'avoue avoir beaucoup souffert du bruit de mon entourage.

Une autre de nos activités secrètes était le renseignement. Les colis de la Croix-Rouge permettaient de constituer clandestinement des postes de radio. Les personnes chargées de ce service écoutaient la BBC et la radio Allemande en comparant les nouvelles et nous transmettait chaque soir un bulletin d'information. Nos gardiens ont mis du temps avant de se rendre compte de la mise en place de tout ce système de renseignement.

Mais même avec l'aide d'une cinquantaine de policiers venus fouiller la caserne, ils n'ont jamais rien trouvé. Le soir de la fouille comme chaque soir, nous avons eu nos actualités ! Notez qu'au sein du camp, aucun d'entre nous ne savions où était

cachée cette fameuse radio même si nous nous doutions que c'était un groupe d'aviateurs qui était à la tête de ce que nous appelions « Fantômas ».

Alors qu'au début de la guerre, les Allemands étaient bien mieux informés de la tournure des événements, nous avons progressivement pris le relais. Ainsi nous fûmes au courant du débarquement de Normandie bien avant eux. Conscient de ce revirement de situation, surtout à la fin du conflit lorsqu'ils devenaient de plus en plus désorganisés et qu'ils ne faisaient plus confiance en leurs renseignements, ils n'hésitaient plus à nous consulter ouvertement.

Nous disposions également de grandes cartes murales sur lesquelles nous indiquions l'avancée des troupes. De temps en temps, sachant de quel patelin venaient certains officiers allemands, nous y exagérions l'avancée de nos troupes afin qu'ils se disent que chez eux tout était fichu. Ensuite, nous leur disions que notre avancée n'était peut être pas aussi importante, mais que ce serait le cas deux ou trois jours plus tard. Tout en profitant de leur désarroi et en exagérant les informations, nous tentions de mettre la pression.

Vu la censure de notre courrier, tous les stratagèmes étaient bons pour tenter de communiquer avec l'extérieur. On ne pouvait écrire que quelques lignes sur un papier semi-brillant fourni par les Allemands. Cela leur permettait, en frottant dessus, d'effacer simplement les phrases et les mots à censurer. Étaient rayées de nos lettres nos plaintes concernant les mauvaises conditions de détention, nos opinions politiques envers le régime et la personne d'Hitler, ou encore toutes informations qui pourraient être utiles aux Alliés. Le contenu de nos lettres s'arrêtait à des choses très anodines : « Je me porte bien... Comment vont les enfants ?... il a plu ici et chez vous ... » De plus, nous n'avions

**Kriegsgefangenenlager**

Kriegsgef.-Offizierlager II A

Datum: 28-1-43

Camp des prisonniers

Date

Chère Madame. Ici il fait pour le moment un temps  
splendide. A l'occasion de fêtes nationales nous avons  
organisé une série d'expositions: art, colonne individuelle de  
réalisations dignes du temps de paix. Je suis fâché de  
vous envoyer une étiquette. J'aimerais avoir deux chemises  
de préférence col attaché elles peuvent être lavées.  
Bonne nuit à tout le monde. Affectionnement  
Henry

Courrier que l'on était autorisé à envoyer à nos proches

V

**Kriegsgefangenenpost**  
Correspondance des prisonniers de guerre

An Monsieur et Madame  
A van Wassenhove

Empfangsort: \_\_\_\_\_  
Lieu de destination

Straße: \_\_\_\_\_  
Rue

Kreis: \_\_\_\_\_  
Arrondissement

Landesteil: Bruxelles  
Dépt.

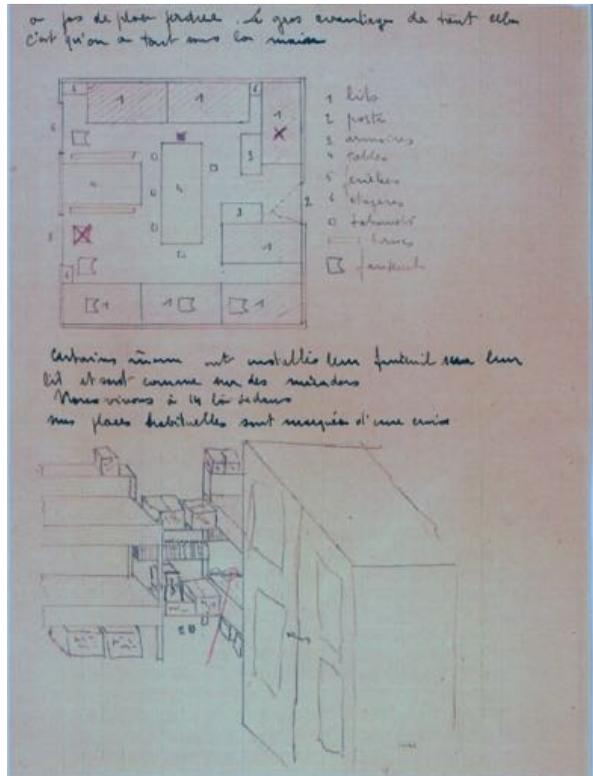
Gebührenfrei! Franc de port!

*Lettres glissées  
dans les épaulettes  
de mon uniforme  
pour être envoyées  
clandestinement à  
la famille*

droit qu'à une  
carte postale tous  
les quinze jours et  
une lettre par  
mois. Vu ces  
moyens limités, il  
nous était  
indispensable

de trouver d'autres procédés pour échanger du courrier.

Notez qu'il pouvait parfois y avoir une certaine connivence et même une complicité entre les geôliers et nous. Ceux, qui vérifiaient notre courrier avaient appris chez nous le néerlandais. Tandis que certains y avaient habité et y avaient laissé de bons amis, d'autres connaissaient des prisonniers qu'ils avaient rencontrés avant la guerre. Notez également que les conditions de vie de ces officiers de la Wehrmacht n'étaient pas toujours agréables, surtout après la tentative d'attentat d'Hitler lorsqu'ils furent bien plus surveillés par la Waffen-SS. Et s'ils pensaient pouvoir obtenir quelque chose de nous, ils fermaient facilement les yeux.

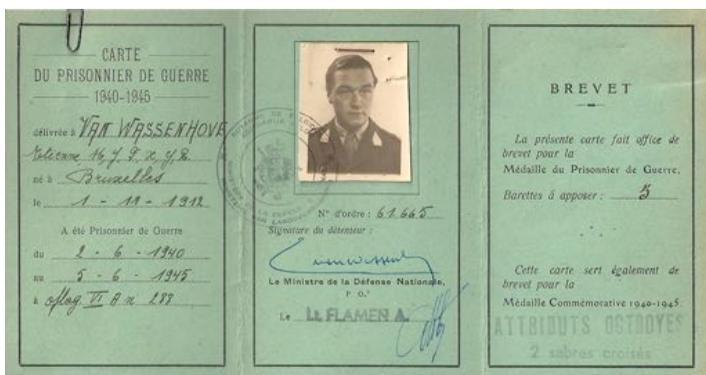


Seuls les vêtements militaires étaient autorisés afin d'empêcher que les vêtements civils ne facilitent les dispositifs d'évasions. Mais à la longue, ils s'usaient. Nous étions donc autorisés à en recevoir par colis ainsi qu'à les renvoyer à nos familles pour réparation. Nous profitions dès lors de ces envois pour y dissimuler du courrier.

Ainsi, je glissai une fois 12 feuillets écrits en minuscule recto-verso dans les épaulettes de mon uniforme usagé. En l'accompagnant d'un petit mot demandant diverses choses dont la réparation des épaulettes, je m'assurais que la famille comprenne que ce paquet n'était pas anodin. Ma sœur Monique m'a raconté par la suite que maman tellement émue la laissa méticuleusement ouvrir les épaulettes aux ciseaux qui faisaient un étrange bruit de papier froissé<sup>1</sup>.

Les vêtements une fois réparés étaient également renvoyés avec du courrier caché dans les coutures. Ainsi, Maman aidée de ses filles s'était également spécialisée dans l'envoi d'œufs soi-disant durs mais bourrés de lettres écrites sur du papier de cigarettes et complétées de riz ou de gruau d'avoine, pour faire le poids. Mais souvent, on ne trouvait pas dans ces colis que des petits mots mais aussi des outils, des fausses clés, des faux documents.

Nous étions également autorisés à fabriquer et à envoyer des jouets chez nous aux enfants. Ils avaient un double but : faire le bonheur des enfants et y cacher également du courrier. En bref vous l'aurez compris, ce courrier clandestin nous permettait d'être tout à fait libre dans nos propos. On parlait de l'ambiance du camp et ce qui s'y passait, sans craindre la censure. S'il arrivait assez souvent que les Allemands découvrent nos caches dans les vêtements ou mettent la main sur les colis indésirables, nous arrivions encore plus fréquemment à déjouer leur attention.



<sup>1</sup> Extrait du journal de ma mère le 22 mars 1941 : « Les nouvelles reçues d'Etienne sont attristantes. Il a changé de camp et regrette les sapinières de Tybor. Ils sont enfermés maintenant dans une caserne de Brandebourg. L'espace et le semblant de confort dont ils avaient à Tybor leur manque, et je crains que dans les plaines balayées par le vent glacé de la Baltique, il ne souffre davantage du froid. Il me semble plus triste et je puis si peu pour lui. Les deux colis à expédier par mois constituent un événement – on se concentre en famille pour les composer. Il faut du reste des prodiges d'ingéniosité pour les réaliser. »

Avril 1941 : « Nous sommes fort inquiets. Il s'avère de plus en plus qu'Etienne est très mal dans son camp. Ils sont dévorés de vermines, logés dans des caves et insuffisamment nourris. C'est un chagrin et une préoccupation de tous les instants. »

Un autre courrier arriva également par le dentiste, le Docteur Joachim, en visite sanitaire à Prenzlau qui l'apporta lui-même à ma mère. Extrait de son Journal, 28 décembre 1943 : « Mr Joachim est revenu de Prenzlau et est venu immédiatement nous apporter des nouvelles de là-bas. Il s'est consacré aux maux dentaires des prisonniers et va librement d'un camp à l'autre accompagné de sa splendide remorque de la Croix-Rouge qui contient une clinique dentaire complète. Il a traversé toute l'Allemagne et a pu nous donner mille détails intéressants sur notre cher prisonnier d'abord, sur les Allemands ensuite. Etienne se porte à merveille, conserve sa bonne figure colorée et enjouée. Il a un moral merveilleux, très élevé, épris de générosité et d'idéal, rempli du désir magnifique de le consacrer dès son retour en bien moral, social et physique. Nous sommes rassurés sur plus d'un point depuis que nous avons entendu décrire la vie presque monastique, spirituelle, religieuse de milliers de prisonniers pour qui les armes de souffrance ont été des années d'épuration et de haut mérite. Leur moral n'est pas en danger et c'est ce qu'on pouvait redouter de cet entassement d'être humains oisifs vivant dans une promiscuité redoutable. Physiquement leur sort est amélioré du fait que notre gouvernement eut largement de l'or réfugié en Amérique pour faire envoyer à chaque personne, ceux des stalags et des oflags des paquets identiques deux fois par mois. Les Belges et les Anglais sont seuls à connaître ces splendeurs et pour eux le problème alimentaire est résolu. La captivité, les barbelés et la présence continue de jour et de nuit des mêmes compagnons restent la grande souffrance avec celle de la séparation. »

## 9. *La libération*

Vers la fin de la guerre, quelques mois avant le 8 mai 1945, on se rendait bien compte à Prenzlau que les Russes se rapprochaient. Alors qu'on voyait au loin les incendies des combats, les Allemands nous firent évacuer le camp. Ils comptaient nous diriger vers un camp américain. Mais au lieu de partir vers l'ouest, ils nous ont dirigés vers l'est, la Russie. On n'a jamais compris comment une telle erreur de jugement avait pu être commise.

À un moment, les Allemands se sont rendus compte qu'ils étaient coincés car les Russes arrivaient et ils allaient être faits prisonniers. Voyant cela, nous nous sommes révoltés afin qu'ils nous rendent notre liberté ; une liberté qui fut formellement confirmée par écrit. Mais c'était trop tard, les Russes étaient déjà là. On a frôlé la catastrophe car il a fallu un certain temps avant qu'ils comprennent que nous n'étions pas des ennemis et qu'il ne fallait pas nous fusiller. Ce qui ne facilitait pas la situation, c'est que la Légion wallonne combattait non loin au côté des Allemands. Aux yeux des Russes, il était difficilement compréhensible que certains Wallons puissent porter l'uniforme de l'armée belge tandis que d'autres celui de l'armée allemande.

Nous étions près de trois mille à devoir loger dans une grande ferme d'État. Au bout de 48 heures, la confusion était telle que nous avons nous-mêmes pris les choses en main. Les Russes n'ayant aucun moyen de transport à nous affréter afin de nous amener vers la base américaine la plus proche, il fut décidé de retourner sur nos pas à Prenzlau. Le camp resté vide était mieux disposé à nous y accueillir que cette ferme. De plus, nous y avons encore toutes nos affaires.

Sur le chemin, certains, comme François Carton de Wiart, se sont égarés volontairement ou non. Parmi les officiers et

ordonnances belges, 10 à 15 % des effectifs ont disparu et sont rentrés grâce à cela plus tôt. Ce choix n'était pas sans risque : les combats persistaient, les moyens de transports étaient quasiment inexistant, les routes dangereuses et encombrées, la population à bout de souffle et puis après toutes ces années difficiles, il fallait avoir une bonne condition physique pour entreprendre ce long voyage à pied.

Mais notre retour vers Prenzlau ne fut pas non plus sans danger. À de nombreuses reprises l'attitude des Russes nous désarma par leur dureté et leur sauvagerie. Leur manque de sensibilité à certains moments était animé par des réactions qui nous semblaient marquées d'une profonde cruauté. Ce premier contact avec la liberté depuis cinq ans, nous confronta à des horreurs inimaginables. Ainsi lors d'une halte, les Russes étaient au bord d'un lac en train de se détendre. Souhaitant qu'on les accompagne à boire de la vodka, ils nous firent quelques signes pour qu'on se rapproche. Plus du tout habitués à en boire, les larmes nous sortaient des yeux. Remarquant cela, ils nous proposèrent de la couper avec un peu d'eau qu'ils prenaient dans le lac. Alors que je me levais au même instant, je vis qu'à cet endroit baignait un cadavre ! Et cela n'avait pas l'air de les gêner le moins du monde. Mais il y avait bien pire encore !

Lors des étapes, on s'abritait dans des châteaux. Comme les Russes avaient un sens très aigu de la hiérarchie, les officiers supérieurs étaient logés au château, alors que les officiers subalternes, dormaient dans les granges ou autres bâtisses aux alentours. Pour y passer la nuit, il fallait bien souvent déplacer des cadavres, aider des femmes violées... Les Russes restaient de glace, trouvant cela normal, tout en affichant un air conquérant. Moi, cela me bouleversait !

Lorsque nous avons quitté le camp de Prenzlau espérant

rejoindre les lignes alliées, nous marchions côte à côte avec des réfugiés allemands qui poussaient des petites charrettes avec des enfants. Il nous arrivait d'entamer la conversation ; ils étaient très sympathiques mais désespérés, beaucoup plus désespérés que nous. Sur le chemin du retour, par un horrible concours de circonstance, nous avons retrouvé dans le fossé les corps décapités de ces hommes, de ces femmes et de ces enfants. Alors qu'il y avait des réfugiés sur toutes les routes, ils étaient molestés, violés voire assassinés par les Russes.

Dans un tel contexte, il était plus prudent de se déplacer en groupe. Petit à petit, d'autres militaires mais aussi des civils sortant des camps de concentration se sont alors joints à notre cohorte. Une fois au camp, nous n'étions plus trois mille mais près de dix mille personnes dont il fallait assurer l'intendance. Les civils étaient pour la plupart des femmes, des enfants et des vieillards en état de santé précaire.

Nous étions toujours encadrés par l'armée russe, qui durant les premiers jours, nous traitait fort mal. Par la suite, elle nous laissa nous déplacer librement dans les limites géographiques qui nous étaient imposées. Elle était chargée de nous nourrir, mais dans les faits, c'était plutôt nous qui la nourrissions.

Les Allemands en fuite, les prisonniers étaient livrés à leur triste sort. Proche de la frontière polonaise, notre camp se situait sur le chemin de retour des prisonniers tchécoslovaques et polonais. À force d'en accueillir chaque jour, la place vint à manquer. On se mit alors à réquisitionner bâtiments et maisons dans la ville de Prenzlau afin de les y installer. Si presque tous les civils allemands avaient déjà fui les lieux, ceux qui restaient, en général les jeunes et les vieux nous faisaient pitié. Ils ne leur restaient plus rien, ni toit, ni subsistance et les Russes étaient odieux avec eux.

Que ce soit dans le camp ou en ville, ce sont nous les Belges qui nous occupions de toute la logistique. Ainsi nous avons rétabli l'eau, le gaz et l'électricité en ville. Les fermes aux alentours avaient été réquisitionnées. Bien qu'il n'y restait plus grand chose, le rare bétail dans les prairies fut abattu. Si le nouveau visage de Prenzlau était peuplé de rescapés des camps, chacun selon ses aptitudes et ses forces tentait de participer à la survie de toute cette population. Boulangers, bouchers, médecins se remettaient après toutes ces années au travail dans un bel esprit de solidarité. Mais les besoins auxquels il fallait faire face restaient nombreux.

Des groupes de parrainages furent également organisés pour les enfants juifs tchécoslovaques et polonais sortis de camps de concentration. Cela permettait de leur assurer une certaine protection, de les nourrir, les habiller et les soigner. C'est dans ce contexte que je me suis chargé d'un groupe d'enfants qui passaient la nuit avec leurs parents et nous rejoignaient ensuite au camp. Ces petites filles étaient tellement épuisées qu'elles dormaient presque toute la journée dans nos baraquements. Leur état était tel que leur survie était en jeu. Nous faisons un maximum pour trouver de quoi les nourrir correctement et les réconforter tout en tâchant d'aider également les parents qui préféraient rester de leur côté et attendre que nous leur ramenions leurs petits le soir. Tandis que nous prenions en charge les enfants, d'autres groupes s'occupaient des personnes âgées. En bref, dans cette attente de la libération, chacun d'entre nous avait des attributions bien définies.

Cette période de transition était particulière et curieuse : nous étions à la fois libres mais malgré tout sous les bottes des Russes. En tant que militaires belges, nous n'étions pas trop à plaindre. En effet les Russes avaient intérêt à nous garder sains et saufs car

nous pouvions être une monnaie d'échange intéressante à la différence d'autres nationalités avec lesquelles nous cohabitons. Ainsi les civils polonais et tchèques ne leur étant d'aucune utilité, leur sort ne tenait qu'à un fil parfois bien tenu comme celui de cette bande d'enfants que nous sommes parvenus à sauver de justesse.

Certains officiers belges parlaient russe et étaient continuellement à l'affût de tout ce qui se disait dans le camp. Ils apprirent ainsi que les Russes avaient l'intention de tuer tous les enfants originaires d'une certaine partie de la région frontalière entre la Pologne et la Tchécoslovaquie. Nous étions horrifiés mais bien décidés à mettre tout en œuvre pour sauver ces enfants. Notre seul atout était le temps qu'il restait avant de mettre leur plan à exécution car ils ne se doutaient pas un instant que nous puissions en être informés. Je ne sais pas pourquoi, à cet instant une anecdote concernant le chien de ma sœur Monique me traversa l'esprit. Il portait un drôle de nom : « Munkács », un village frontière entre la Pologne et la Tchécoslovaquie qui avait retenu l'attention lors de la mobilisation polonaise en 1939. Si après l'avoir entendu plusieurs fois à la radio, ma sœur l'avait retenu comme nom pour son chien, ce lieu était surtout situé dans la zone où les Russes comptaient épargner les ressortissants. J'ai pensé qu'il fallait donc faire croire aux Russes que tous les enfants étaient originaires de Munkács. Bien qu'ils ne réalisaient pas l'ampleur de cet enjeu, les enfants ont vite compris qu'il était important de citer le nom de ce village lorsqu'on leur posait la question. Grâce à cela, ils ont tous eu la vie sauve.

Les attitudes des Russes étaient souvent surprenantes. Ils pouvaient à la fois être très brutaux et s'émerveiller comme des enfants. Pour fêter le jour de la libération, nous avons décidé de chanter un 'Te Deum'. Les Russes en avaient été aussi amusés

qu'impressionnés. Leur enthousiasme était tel, qu'ils exigèrent de le recommencer le lendemain. Nous nous sommes pliés à leur caprice mais vu les circonstances, leurs réactions nous déconcertaient. Sans doute éprouvaient-ils le besoin de s'amuser ?

Il est vrai que la gestion d'une région, aussi étendue que celle où nous étions, était très lourde et les responsabilités qui incombaient à cet officier russe devaient certainement être toutes aussi importantes. Cependant, il se comportait comme un enfant. Après l'aventure du 'Te Deum', il y a eu celle du tracteur qu'il exigeait de conduire tous les matins. Voyant un jour que nous livrions chaque matin le pain en tirant une remorque, il tenait absolument dorénavant à s'en charger. Durant les 15 jours qui ont suivi, il n'a pas manqué une seule tournée. Nous n'avions pas tellement l'habitude de ce genre de comportement qui dénotait totalement avec nos conceptions militaires. Que ce haut gradé se dévalorise auprès de ses hommes avait au moins le mérite de faire rire les prisonniers. Mais cette situation était vraiment rocambolesque, incongrue et tellement absurde en ces temps de guerre. Et puis n'oublions pas que c'était cet homme qui avait pouvoir de vie ou de mort sur tout le monde dans la région.

J'ajouterais aussi que si certains Russes étaient correctement habillés, comme on pouvait l'espérer de soldats et d'officiers de n'importe quelle armée, d'autres étaient vêtus n'importe comment et leur comportement allait malheureusement de pair. À d'autres points de vues, ils avaient vraiment de l'avance sur nous. Ainsi bon nombre d'officiers russes, quelque soit l'arme, étaient des femmes, chose inconcevable à l'époque chez nous. Considérées à l'égale des hommes, on ne rigolait vraiment pas avec elles, elles pouvaient être parfois bien pires qu'eux. Lors d'une de nos expéditions, nous avons été surpris par un de leurs moyens de maintenir la discipline : nous sommes passés à côté

d'un char sur lequel pendait un homme par la ceinture.

En fait, les Russes n'étaient pas nécessairement violents avec les civils, mais lorsqu'ils avaient bu, aussi bien de l'alcool, de l'essence que n'importe quel autre liquide frelaté, les choses étaient nettement plus difficiles. Dans les situations inextricables, on se tournait toujours vers les Belges pour détendre l'atmosphère.

Quant au rapatriement, ce n'est que début juin 1945 que les choses ont commencé concrètement à bouger pour nous. Si certains nous avaient quittés dès le 8 mai, les Russes ne tenaient pas du tout à ce que l'on parte individuellement et qu'on aille encombrer les routes. Comme nous étions situés le plus à l'est, nous étions presque les derniers prisonniers à être rapatriés. Ce retour se fit petit à petit en fonction de la disponibilité des moyens de transports. Militaires et civils étions sur un même pied d'égalité puisque les convois se faisaient successivement en fonction des destinations. Il faut dire que dans la pagaille que fut la libération, l'organisation n'était vraiment pas optimum. Les pays dévastés par la guerre devaient faire face à tant d'énormes difficultés !

Tandis que nous devons rejoindre Bruxelles, les Tchécoslovaques devaient repartir vers Prague. Étant avec nous, ils avaient bénéficié de l'entraide générale, mais nous sentions que notre départ les rendaient mal à l'aise. Seuls face aux Russes, leur situation allait sans doute être bien plus difficile.

Vers le 2 ou le 3 juin, les Russes nous ont transportés en camions vers les lignes alliées les plus proches. Durant le trajet, on a eu droit, une fois de plus, à quelques démonstrations de leurs étranges comportements. Ainsi, ils s'arrêtaient régulièrement sur la route pour, disaient-ils, « nous montrer des choses que nous

n'avions encore jamais vues ». On avait vraiment l'impression qu'ils nous prenaient pour des enfants. Ils nous ont même fait tous descendre des camions pour nous montrer leur découverte : un réveil qui sonnait ! Sans doute n'avaient-ils jamais vu cela de leur vie ? C'est vrai qu'ils semblaient avoir une existence pas facile et ne possédaient rien. Du reste, ils nous ont volé nos montres et nos maigres effets.

Arrivés à la limite de la zone anglaise et russe, entre Parchim et Lübeck, nous nous sommes arrêtés. Les Russes nous ont dit de rester dans les camions. Ils ont été parlementer avec les Anglais puis, ils nous ont échangés un par un, un soldat belge contre un soldat russe. Ces derniers avaient été faits prisonniers par les Allemands et récupérés ensuite par les Alliés. Les Anglais avaient pour mission de les restituer en échange de prisonniers alliés qui étaient sous le joug des Russes. Ce monnayage, individu par individu, nous avait paru tout à fait écoeurant.

Bien sûr, la joie et le soulagement se marquaient sur les visages des Alliés. Par contre, les Russes pleuraient, non pas d'émotion, mais bien parce qu'ils savaient quel sort leur était réservé. Presque tous allaient être fusillés par leurs compatriotes qui n'admettaient pas qu'un militaire fait prisonnier ne tentait pas une évasion. Cet échange permettait aux Russes de s'assurer de récupérer leurs prisonniers afin qu'ils n'échappent pas à la sentence qui leur était réservée. Incapables de comprendre ces agissements, cela nous révoltait un fois de plus !

Après l'échange de prisonniers, nous nous sommes retrouvés à Lübeck dans un camp anglais. Nous y sommes restés 48 heures pour tout d'abord être épouillés et désinfectés. Ce fut aussi la découverte d'un premier vrai repas depuis près de 5 ans. Mais la chose qu'on a le plus apprécié après cette longue captivité a été de dormir dans un vrai lit avec des draps !

*Télégramme  
envoyé par le  
personnel du  
château de  
Kerkhove à  
l'occasion de mon  
retour de captivité*



Tout était prêt pour nous recevoir. Ils avaient fait attention à toutes ces petites choses qui nous avaient tellement manquées. Nous étions logés dans des grandes salles qui correspondaient à la capacité d'un avion. Chaque fois qu'un avion était prêt à décoller, on venait nous chercher en camion et toute la salle partait en même temps. Enfin c'était mon tour, j'allais enfin revoir les miens en Belgique...

À peine descendu d'avion, j'entendis dans le haut-parleur : « van Wassenhove, van Wassenhove...il y a une jeune fille qui vous attend... ». Bien sûr, je me suis précipité pensant retrouver ma sœur Monique. Un officier me dit que la jeune fille attendait

impatiemment son père. N'étant pas marié et n'ayant bien sûr pas d'enfant, j'étais très intrigué. Mais en voyant la jeune fille qui me dit que son père s'appelait Van Hove, je pus quand même la rassurer en lui signalant qu'elle ne devrait qu'attendre l'atterrissage d'un des prochains avions. Dans la confusion de ces retrouvailles d'après-guerre, le message était en fait mal passé. Mais c'était bien sûr des moments intenses en émotion car cette jeune fille comme moi-même avions hâte de retrouver nos familles respectives. Durant toutes ces années nous étions restés dans l'incertitude et ce n'est qu'en serrant nos proches dans nos bras, que ce lourd poids pouvait vraiment s'estomper, nous avions enfin la certitude qu'ils soient vivants et en bonne santé.

À Bruxelles, nous avons été transférés en tram à Uccle où s'était installée la Croix-Rouge. Entouré de boy-scouts et de bénévoles, on nous donna à manger et à boire puis on répertoria nos identités. Certains pouvaient y obtenir des nouvelles de leurs familles. Même la 'monnaie de singe' qu'on utilisait dans les camps et qui n'avait ici plus aucune valeur fut reprise avec la promesse de recevoir la contrepartie en francs belges. C'était notre premier contact vers un retour à la vie normale. Mon premier geste fut de téléphoner à la maison. Mais sans succès, impossible de savoir si c'était juste un problème de communication ou s'il n'y avait réellement personne. Il me fallut donc encore patienter alors que depuis la libération de la Belgique j'étais resté sans nouvelle !

Nous devons attendre qu'un véhicule soit disponible pour être reconduit chez nous. La priorité étant donnée à ceux qui habitaient le plus loin, à 11 heures du soir, j'étais toujours là comme bien d'autres bruxellois dans mon cas. Et c'est finalement avec l'aide des pompiers que nous pûmes enfin quitter les lieux. Nous sommes alors tous montés dans leurs camions, munis de la

grande échelle pour nous rendre à la caserne d'Etterbeek. Arrivé devant la maison, j'étais toujours dans l'incertitude de savoir si ma famille était présente ou non.

Au moment où le camion de pompiers s'est arrêté devant la maison, une nuée de personnes ont ouvert la porte. En fait, je ne sais pas comment, mais ils m'attendaient. Cette soirée du 6 juin 1945 fut vraiment un moment très émouvant. J'avais du mal à reconnaître certains de mes frères et sœurs. Monique que j'avais quittée toute jeune était devenue une jeune fille, ce n'est que par déduction que j'ai su que c'était elle. Le seul qui était absent, c'était mon père resté à Kerkhove. Que ce retour en camion de pompier me parut émouvant et pittoresque à la fois !

Toute la famille avaient appris la libération de Prenzlau, l'espoir de mon retour leur semblait proche, mais jour après jour, l'attente devenait longue. Maman avait ordonné le nettoyage de ma chambre avec de la vraie cire d'abeille qui fut fermée à clé par Juffrouw afin que tout reste parfait. Couvert de DDT, mon

*Fête donnée à Kerkhove en l'honneur de mon retour de captivité*



premier désir fut de prendre un bain mais évidemment, il n'y avait pas d'eau chaude ! Lorsqu'on voulut ouvrir la chambre, plus de clé, Juffrouw était au bord des larmes. Dans l'urgence, Philippe n'hésita pas à passer par les toits et redescendre dans le vide vers la fenêtre de la chambre restée ouverte. Juffrouw à genoux au milieu du corridor implorait « Dieu-Heregod's ».

Cette première nuit passa atablés devant une omelette à se raconter ces quatre années d'absence. Alors que je leur racontais ma captivité, j'appris comment chacun d'eux avait vécu la guerre et la libération de la Belgique une dizaine de mois plutôt : le rôle d'Alice et Elisabeth qui faisaient partie d'un réseau de renseignements, les angoisses de mes parents lors d'une descente de la Gestapo à la maison alors que Guy y cachait un émetteur dans le grenier et que mon père cachait du monde à la campagne, l'impressionnante explosion du château de Calmont (nos voisins à Kerkhove), l'arrestation d'Elisabeth qui échappa de justesse aux camps de concentration, Pierre qui comme officier de liaison au Service Opération participa de près à l'avancée des Alliés vers

*Discours et défilés furent suivis d'un bal au château*







Bruxelles... À l'aube, notre bonne Juffrouw réapparut avec la clé retrouvée dans son cache poussière.

Ma libération fut également joyeusement fêtée à Kerkhove comme 'le prisonnier de la commune'. C'était d'une importance d'autant plus grande que tout le monde ne s'était pas toujours bien comporté durant la guerre. J'y fus accueilli avec arcades de fleurs, oriflammes et discours. Puis installé dans un carrosse aux côtés du Président du comité des fêtes et vêtu de mon grand uniforme, je dus déambuler au centre d'un magnifique cortège de chars à travers le village. Cette joyeuse entrée fut suivie d'une réception au château et même d'un bal populaire<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Dans son journal, ma mère parle de mon « *véhément discours* » où selon elle « *je me distinguai par un flamand impeccable* » rajoutant que « *ces scènes féodales font presque oublier la révolution qui gronde et le communisme rongeur...* »

## 10. *Après la guerre*

Pour que les prisonniers puissent se remettre de la captivité, trois mois de congé leur étaient octroyés. Je partis à la mer pour me reposer. Mais il ne fallut pas quinze jours, pour être déjà rappelé. J'avais le choix entre rempiler sans délai ou prendre plus de repos et ne pas avoir d'affectation intéressante par la suite. Ma décision fut vite prise et dès le 16 août, j'étais réintégré dans un escadron d'instruction des troupes blindées à Visé.

Des gamins de 18-19 ans nous donnaient des cours sur les nouveaux armements. Au faite des nouvelles technologies, nous avions de la peine, nous qui revenions de la guerre, à ce qu'ils nous commandent. Ces gamins, comme nous les surnommions, avaient pour la plupart été des résistants dès leur plus jeune âge

*Visé 1945*



et s'étaient familiarisés avec tout cet armement que nous ne connaissions pas. Finalement, cette situation n'était pas si différente que celle que j'avais connue à l'entre-deux-guerres, lorsqu'on m'avait confié un poste dans les 'armes savantes' alors que je n'étais moi-même qu'un gamin. Maintenant, c'était à leur tour de nous montrer leur acquis. Après ces quelques semaines de formation bien nécessaires, nous avons été envoyés en Allemagne à Enschede où se trouvait le 1<sup>er</sup> Hussard, un régiment belge d'autos blindées et une brigade d'infanterie. J'y suis resté d'avril à mai 1946. J'ai ensuite été affecté à Spa où se formait à nouveau un régiment du 1<sup>er</sup> Guides comme officier d'éducation civique.

Nous avons perdu les volontaires de guerre qui étaient certes, indisciplinés mais possédaient un magnifique esprit de corps. Nous héritions à la place de miliciens que nous devions former et qui étaient souvent des 'vieux' d'une trentaine d'années passés entre les mailles du filet. Retrouvés à la fin de la guerre, ils étaient maintenant tenus de faire leur service militaire. C'était vraiment une tâche pénible que d'essayer d'en faire des soldats.

De retour en Allemagne, notre mission en tant que vainqueurs, était la surveillance des voies de communication et de l'usine Bayer qui se trouvait à Leverkusen, près de Cologne. C'étaient des Allemands qui travaillaient dans l'usine, mais sous le contrôle des Alliés afin de s'assurer qu'ils ne fabriquaient aucune arme, ni matériel de guerre. Les produits pharmaceutiques étaient parmi les produits qui nécessitaient un contrôle. Nous, les Belges avions de très bons rapports avec les Allemands. Nous avons certainement une proximité, culturelle et géographique, mais nous nous rendions bien compte des souffrances qu'avait endurées la population allemande et il ne s'agissait nullement de régler des comptes. Ces rapports n'étaient pas toujours faciles

## *Prise d'Armes*

*à Liège en 1946*

avec les autres Alliés. Certains Anglais et Français pensaient qu'ils étaient en droit de prendre une revanche sur les années précédentes.

L'après-guerre fut vraiment une période très pénible pour la population allemande qui vivait dans des conditions très précaires.



Cela n'avait rien à voir avec l'après-guerre que nous avons vécue dans les pays Alliés. Comme le Mark n'avait plus cours, on payait les hommes en cigarettes. C'était une véritable aubaine pour le gouvernement belge, car cela lui revenait nettement moins cher. En tant que responsable des affaires sociales, je recevais régulièrement des quantités de fardes de cigarettes qui me permettaient de rétribuer le personnel et de gérer les activités des bibliothèques, orchestres, cinémas dont j'étais responsable. Nous avions vraiment un niveau de vie très agréable. Nous étions pourvus d'une domesticité importante qui se payait aussi en cigarettes. Lorsque le Mark a repris un cours officiel, tout ceci a pris fin et le pays fut enfin capable de se redresser.



En août 1948, le cardinal Van Roey souhaitant se rendre à Cologne afin de soutenir l'effort des troupes belges en Allemagne occupée ; je fus désigné pour l'accompagner durant son séjour. Ce fut une tâche fort plaisante bien qu'elle faillit très mal démarrer. En effet au poste frontière, l'ordre de mission n'ayant pas été déposé par l'officier de liaison, j'eus toutes les difficultés pour rejoindre le Cardinal qui m'attendait de l'autre côté de la frontière en Belgique. Le temps passait et le F.C. de garde ne voulait rien entendre mais fort heureusement un officier anglais fut beaucoup plus compréhensif. Lorsque je repassai une demi heure plus tard avec la délégation ecclésiastique, le cardinal me demanda s'il y avait un problème ou si c'était habituel que l'on soit si désagréable ici. Je fus par la suite très touché des aimables lettres de remerciement que je reçus tant du Cardinal que de l'aumônier principal Verbruggen et de l'évêque de Gand qui l'accompagnaient<sup>1</sup>.

Le IIe Escadron à cheval d'avant-guerre était maintenant établi à Siegen en Allemagne. Les hommes désœuvrés s'y ennuyaient à tel point que l'évêque de Paderborn s'était plaint de leur manque de tenue. Le général Piron qui était commandant des troupes belges en Allemagne vint nous rendre visite afin de constater de visu la situation. À ses récriminations, je l'interpellai pour lui rétorquer que si les hommes ne se tenaient pas convenablement, c'était par manque de distractions, précisant que si le matériel prévu à cet effet avait suivi directement l'affectation des hommes, ces dérives

---

<sup>1</sup> Lettre du cardinal van Roey : « Voilà près d'un mois déjà que je suis rentré d'Allemagne... je ne veux plus tarder davantage à venir vous remercier très cordialement de toutes les attentions que vous avez eues pour moi pendant mon séjour là-bas. Vous avez été pour moi le plus aimable et le plus prévenant des guides, et si je garde de cette courte randonnée un si bon souvenir, c'est certes en partie à vous que j'en suis redevable. Je tiens à vous en exprimer encore toute ma reconnaissance... »

auraient pu être évitées. Suite à cela, le général Piron donna des ordres pour que tout le matériel souhaité soit fourni et que les personnes concernées se mettent aux ordres du capitaine van Wassenhove. Tout ceci ne fut malheureusement pas d'une grande utilité, le IIème Escadron à cheval étant peu de temps après dissout.

C'est à ce moment, au cours de l'année 1949, que je reçus deux ou trois coups de téléphone de généraux me demandant instamment de devenir l'aide de camp du général Piron. Je ne souhaitais pas ce poste, la perspective de rester coincé dans des bureaux ne me convenant pas du tout. La frustration d'être resté prisonnier si longtemps m'avait encore plus donné l'envie d'être sur le terrain. Mais après une forte résistance de ma part, je dus me résoudre à accepter cette position car on me disait que des raisons impérieuses étaient en jeu.



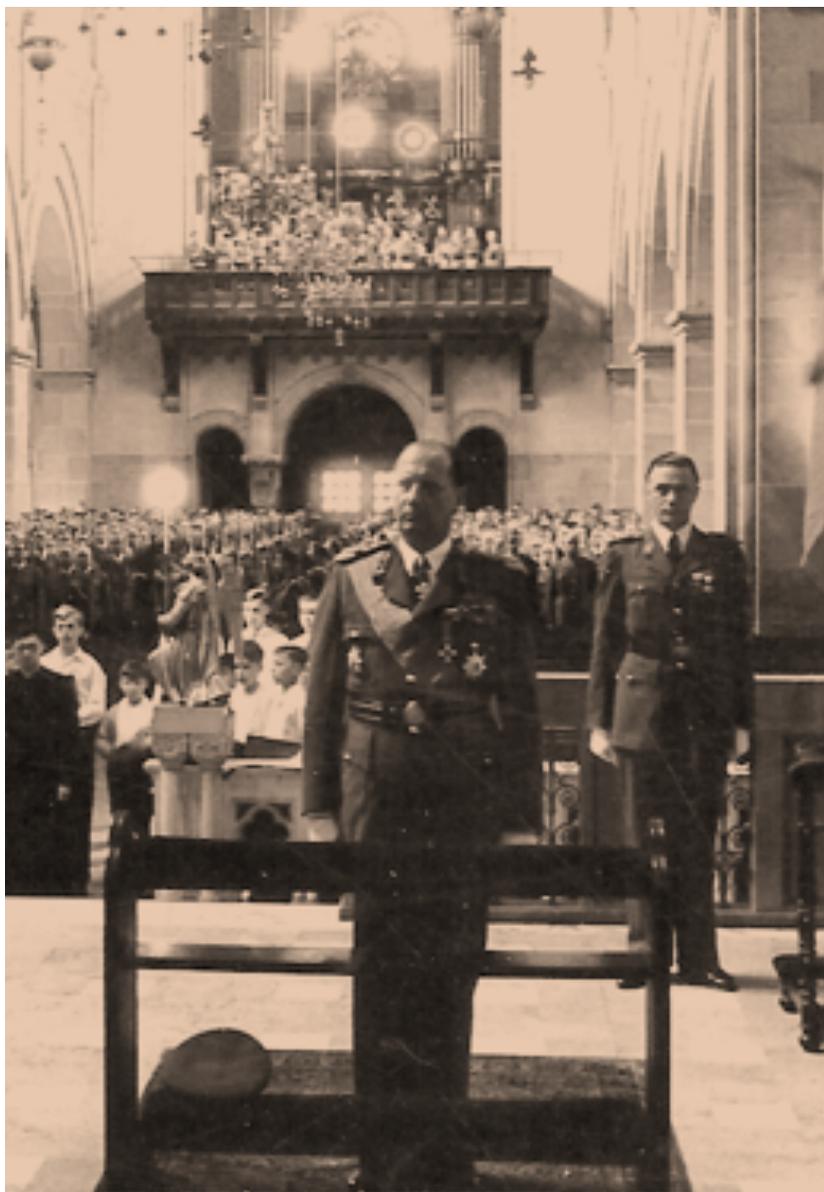
Le Général Piron avait été à la tête de la brigade qui avait participé au débarquement en Normandie et à la libération de Bruxelles. Alors qu'en septembre 1945, il avait été nommé aide de camp du Prince Régent, quelques mois plus tard, il prit le Commandement des troupes belges d'occupation en Allemagne. Son rôle dans les tractations des accords de l'après-guerre devint alors prépondérant pour le pays. Il avait donc besoin d'un aide de camp sur lequel il put se

reposer. Le fait que je lui ai “tenu tête” devant toute la troupe s’était répandu comme une traînée de poudre dans toute l’armée belge. On en avait conclu en haut lieu que c’était le genre d’homme qui lui convenait. On m’avait également laissé entendre que ses petites faiblesses pouvaient entraîner de sérieux problèmes et qu’il en allait du devenir du pays voire de l’Europe...

Pendant un an et demie, j’ai suivi le général Piron dans quantité de réunions, de rencontres et de tractations. J’ai eu la chance de côtoyer les hommes qui ont participé à l’élaboration des fondements de l’Europe que nous connaissons aujourd’hui. Les différents accords qui ont été signés au lendemain de la seconde guerre ont donné naissance à un renouveau de la diplomatie européenne et par là internationale. Il fallait reconstruire l’Europe que les guerres successives avaient vidée de la grande part de ses ressources économiques et financières. Il fallait également rétablir une stabilité politique afin de parer à une nouvelle guerre, mais aussi se prémunir du spectre communiste. Ainsi au cours de ces dix-huit mois, j’eus la chance de côtoyer le maréchal Montgomery, le général Eisenhower, le maréchal de Lattre de Tassigny, le général Leclerc, le prince Bernhard des Pays-Bas et bien d’autres encore. Et pour rencontrer le général Piron, j’étais le passage obligé.

Au cours de ma carrière, ce fut la seule aventure militaire à laquelle je ne m’étais pas préparé. J’avais envisagé les champs de bataille, j’avais connu la captivité mais de vivre l’histoire avec un grand H aux côtés de ceux qui la font, cela je ne l’avais envisagé à aucun moment.

Mais ma présence quotidienne à ces négociations me permit aussi d’être le témoin oculaire de tout le côté humain de ces grands hommes. Par exemple, il y avait une chose qui exaspérait le Maréchal Montgomery ; c’était l’alcool. Il ne buvait pas et ne



*En 1949, je suis nommé aide de camp du général Piron*

supportait pas qu'à toutes occasions, on ne cesse de lui proposer de l'alcool et du vin. Un jour, il a fini par venir me voir pour me dire de faire admettre cela une bonne fois pour toute à tout le monde. Le Maréchal de Lattre de Tassigny était parfois très déconcertant : il tenait énormément à ce qu'on l'appelle par son prénom.

Durant toute cette période, la vie familiale continuait son cours. Si mon frère Jacques avait épousé Nicole de Broqueville durant la guerre, ce fut en 1946 le tour d'Elisabeth d'épouser Roger Regout. Elle avait été si courageuse durant ces années qu'elle méritait bien son bonheur. Ils seront suivis en '49 par Pierre avec Monique van der Straten Waillet, en '51 par Guy avec Marie-Noëlle Fallon puis quelques mois plus tard par Monique avec Frédéric de Schorlemer.

*L'équitation était pour moi une véritable passion. J'ai du reste remporté le premier prix d'un concours hippique auquel participait le prince Bernhard (prince consort des Pays-Bas).*



En 1947, ce fut la mort de mon père. Il avait toujours eu une santé précaire souffrant d'asthme et de nombreuses bronchites. Fin novembre, il participa à une procession pour Notre-Dame de Fatima à Audenarde, tête nue sous la pluie. Il contracta une pneumonie, rentra à Bruxelles dans une maison glaciale et mourut entouré d'une partie de ses enfants dans la nuit du 2 décembre.



*Mon père juste avant sa mort en 1947*





*Je profitais de mes permissions pour voyager à travers l'Europe avec une attirance toute particulière pour la montagne.*

Tandis que durant cinq ans la “Question royale” avait miné la vie politique du pays, le 22 juillet 1950, le roi Léopold III et sa famille rentrèrent en Belgique. Le général Piron que j’accompagnais, fut chargé de les accueillir à l’aéroport de Melsbroek vers 5h du matin. Le 31 juillet, le Roi délègua ses pouvoirs au prince Baudouin qui prêta serment le 11 du même mois, avant de devenir roi un an plus tard. C’est dans cette atmosphère politique trouble que les départs pour la Corée s’organisèrent.

## 11. *La Corée*

Au lendemain de la seconde guerre mondiale, le gouvernement belge considérait que la plus grande menace pour la sécurité nationale et européenne viendrait de l'URSS. Dès lors, l'essentiel des activités militaires belges se passait le long du rideau de fer.

Le 25 juin 1950, les Coréens du Nord franchissaient le 38<sup>e</sup> parallèle, en envahissant ainsi la Corée du Sud. Rappelons qu'après la guerre, la Corée comme l'Allemagne avait été divisée en deux. Il n'était pas question pour la Belgique de ne pas réagir à cette attaque.

Le 25 ou le 26 août, le nouveau gouvernement Pholien décida d'envoyer un bataillon en Corée qui allait rejoindre une quinzaine de pays déjà sur place, dont les États-Unis. Pour former ce nouveau bataillon, le gouvernement ne voulut pas entamer ses forces et affaiblir sa garde au rideau de fer. Tandis que pour la Belgique, l'ennemi restait l'URSS, pour les USA et l'ONU, la guerre de Corée pouvait être l'étincelle qui conduirait à une troisième guerre mondiale.

Aussi, le gouvernement belge envisagea de ne pas envoyer les unités para-commandos prêtes à partir, mais de faire appel aux volontaires. Un petit nombre était d'active et beaucoup de réserve. Le premier à se présenter fut Henri Moreau de Melen, ministre de la Défense Nationale du gouvernement précédent et qui fut à l'origine de la création de ce bataillon. Nous nous connaissions puisque nous avons été lieutenant dans le même régiment de Chasseurs à cheval avant et pendant la guerre. Il fut le commandant en second de ce bataillon. Le commandant du bataillon était quant à lui le lieutenant-colonel Crahay. Parmi les volontaires il y avait également Ferdinand Poswick, dit Didi, un



de mes cousins lointains par les Dumont de Chassart. Son épouse et ses enfants avaient décidé comme mon frère Jacques et les siens d'aller vivre en Uruguay, considérant que la stabilité politique du pays restait encore précaire.

Le bataillon entraîné à Beverloo, embarqua à Anvers sur le Kamina, le 18 septembre 1950, pour arriver à Pusan en Corée du Sud le 31 janvier 1951. Il lui manquait environ 20% des effectifs ce qui posa de graves problèmes pendant toute la campagne. L'unité, incorporée à la 29e Brigade Britannique, remonta vers le Nord en combattant pour arriver le 22 avril sur l'Imjin. Dans la soirée, les Chinois attaquèrent en force et parvinrent à isoler le bataillon. Ce fut la première bataille et la première citation : 13 morts, 30 blessés.

*Durant la traversée*



Il fut temps de songer à la relève et d'entraîner un nouveau contingent à Kaulille. À cette époque, j'étais encore l'aide de camp du général Piron qui après avoir été Commandant en Chef des Forces Belges en Allemagne était devenu en janvier 1951 Chef d'état-major général de l'Armée à Bruxelles. C'est dans ces fonctions que j'appris la mort de Didi Poswick, tué le 19 juin à Yung-Donc-Po dans un accident.

Nous avons souvent discuté, mon Général et moi, de la guerre en Corée et de l'utilité à y participer. Depuis l'époque où j'étais scout-routier et en captivité, nous avons souvent été mis au pied du mur: "Le dis-tu ou le fais-tu?". Aujourd'hui, c'était le moment de répondre. Le général Piron était de mon avis. J'estimais que j'avais fait mon temps à ses côtés et cela faisait près de dix ans que j'attendais d'être sur le terrain. Il n'était pas question que je manque cette opportunité<sup>1</sup>.

J'embarquai le 21 juillet 1950 à Rotterdam sur un navire américain affrété pour nous mener en Corée, le transport de troupes US "MacRae". Au sein du contingent belge, je me retrouvai à la tête de 6 officiers et de 200 hommes dont environ un tiers de repris de justice en probation. Si plusieurs me créèrent pas mal d'ennuis, d'une manière générale ils furent magnifiques au combat!

---

<sup>1</sup> Extrait du journal de ma mère le 7 juillet 1951 : « *Je viens d'apprendre une nouvelle qui me plonge dans la consternation, Etienne s'est engagé dans le corps volontaire pour la Corée. Il partira vers le 20 juillet comme commandant du détachement. Je suis bouleversée, cette idée était si loin de moi. J'y étais bien peu préparée... Cette nouvelle est venue me frapper le jour où j'apprends le décès, en Corée, du commandant Poswick et cette coïncidence rend la nouvelle plus lugubre encore.* »

12 juillet : « *Etienne est venu faire ses adieux, je n'ai pas voulu diminuer son courage en lui montrant mon chagrin. Du reste c'est le sort des mères de demeurer, de souffrir et de rencontrer de la compréhension de la part de ceux qui sont jeunes et partent dans la vie avec un enthousiasme que nul n'a le droit d'amoindrir.* »

La traversée ne fut pas de tout repos et bien au-delà de ce que j'aurais pu imaginer. Tout au long du voyage, on allait embarquer des soldats de toute nationalité, jusqu'à la destination finale. Cette multitude de nationalités allait préfigurer le travail que les pays allaient entreprendre plus tard au sein des Nations Unies.

Très vite sur le bateau ce fut le chaos. Des Hollandais et Surinamiens, une centaine au total dont 22 officiers embarquèrent avec nous. Ils passaient leur temps à se battre entre eux à coups de couteaux dans l'indifférence de leurs officiers! ... Le Commandant en second du navire crut bon de réunir le Benelux en une seule unité. Erreur qu'il fallut corriger au bout de 5 jours pour incompatibilité!

Au Pirée, nous avons embarqué un nouveau contingent. Les Grecs contribuèrent plutôt à détendre l'atmosphère car ils



passaient leur temps à chanter et à danser et ne se mêlaient pas des bagarres suscitées par les autres. En fait, chaque escale était redoutée. La promiscuité et la pluralité des nationalités et des cultures créaient un mélange peu homogène. C'était à l'occasion de ces escales que les hommes décompressaient. C'était à ce moment-là que cette pression pouvait se libérer, ce qui n'était pas possible à bord. Lors de l'une d'entre elles, nous avons été obligés d'abandonner l'un des nôtres, aux mains de la police locale pour vol de voiture et rébellion.

Le 5 août, nous faisons escale à Djibouti. Il avait été notifié à tout le monde l'interdiction formelle de descendre du navire. Nous devons embarquer un général et des troupes éthiopiennes et il n'était pas prévu de rester à quai très longtemps. Cependant, la permission de descendre a été accordée aux belges car notre Consul nous avait invités à prendre un verre dans l'unique et donc célèbre bar de la ville qui s'appelait « le Palmier de zinc ».



À part les belges qui étaient descendus à Djibouti, la plupart des hommes étaient confinés dans ce bateau depuis près de 20 jours. Les difficultés récurrentes liées à la promiscuité ne faisant que s'accroître. Les hommes étaient de plus en plus nerveux. Finalement, le 11 août, le Commandant du navire décida d'une escale à Colombo. Une journée entière à terre était la bienvenue pour tout le monde. À ces occasions, on s'organisait pour que les têtes brûlées soient encadrées d'éléments plus modérés afin de les contenir. Mais au dernier moment, ce fut le contre-ordre ! L'autorisation annulée, plus personne ne descendrait, c'était trop dangereux.

Un navire français, également chargé de militaires, amarré à nos côtés, avait déjà débarqué ses hommes. Voyant cela, nos hommes des contingents néerlandais et belges, sautèrent par-dessus bord. La pression était à son comble. On allait vers l'émeute. Heureusement, je parvins, aidé de mes officiers, à calmer tout le



monde et à ramener vers le navire ceux qui avaient tenté de s'en échapper. Alors que nous tentions de réintégrer le bateau avec les fuyards, les MP-US nous accueillirent à coups de feu. Alertés par le bruit, les Grecs et les Ethiopiens, qui étaient restés sur le bateau, vinrent nous rejoindre à terre. Il ne nous était plus possible de contenir tous ces hommes qui n'étaient plus du tout disposés à remonter sur le bateau. C'est sans beaucoup de difficultés qu'ils parvinrent à tromper notre vigilance et à se disséminer dans la ville.

Le staff du navire était atterré par la situation. Ce qu'ils comprirent encore moins, c'est quand le général grec et moi-même accusions les MP-US d'être responsables de la fuite des hommes. Suite à cet événement, les chefs des détachements avaient dû décliner les invitations qu'ils avaient reçues de leurs ambassades respectives afin d'essayer de récupérer leurs hommes. Ils disposaient chacun d'un véhicule pour patrouiller en ville et convaincre tout le monde de rentrer avant l'heure de départ du navire. Mais peu de temps avant le départ, trois de mes hommes arrivèrent précipitamment pour me voir. Ils étaient haletants et très préoccupés. Ils me firent part que, dans un bar de la ville, on leur avait proposé de les rétribuer fortement pour aider à saboter notre navire, et qu'ils avaient feint d'accepter la proposition.

Bien sûr, je ne perdis pas un instant, afin de prévenir au plus vite l'officier de sécurité. À mon grand étonnement, il me répondit qu'il s'y attendait, mais que mon renseignement était précieux car il était la solution à son problème. En fait, j'appris à ce moment-là que la raison pour laquelle on avait retiré l'autorisation aux hommes de descendre à terre était que les autorités du navire avaient eu vent d'une tentative d'attentat à notre rencontre. Mes hommes avaient non seulement identifié ces terroristes, mais en

feignant d'accepter leur proposition, ils avaient infiltré leur réseau, ce qui permit de les atteindre très rapidement afin de mettre fin à cette tentative d'attentat. Cet événement fortuit mais fort bien géré par mes hommes octroya un régime de faveur à tout le contingent belge jusqu'à la fin du voyage.

Notre voyage touchait à sa fin. Le 22 août nous débarquâmes à Pusan, principal port de la Corée du sud, sur le détroit de Corée, face au Japon. C'était le lieu de destination finale pour tous les hommes, sauf pour les belges qui devaient se rendre à Incheon. Incheon était une ville toute proche de la frontière entre les deux Corées et à côté de Séoul, en bordure de la mer Jaune. Enfin à destination, nous fûmes accueillis par le lieutenant Militis et un Band musical. Commandant de compagnie, ce dernier occupera

plus tard le poste de sénateur en Belgique. C'est à cette occasion que se passa le changement de commandement salué par notre chef de corps, le lieutenant-colonel Crahay et le 1<sup>er</sup> contingent prêt pour son retour en Belgique.

Après ce périple quelque peu agité, nous allions enfin pouvoir montrer nos capacités sur le terrain. Le 25 août, nous intégrions le nouveau bataillon au



camp de Chang-Gori, installé à l'arrière du front.

Alors que nous nous étions familiarisés avec le système d'armement anglais, nous devions maintenant nous faire au système américain. Le nouveau pays où nous nous entraînions nous émerveillait. La nature luxuriante et les paysages vallonnés nous enchantaient. Nous déchantâmes plus tard lorsqu'il s'agissait de progresser rapidement vers l'ennemi avec tout notre barda. On trouva alors qu'il y avait trop de pitons à grimper et pas assez de plaines sans histoires...

Avec notre changement d'affectation de la 29<sup>ème</sup> Brigade britannique à la 3<sup>ème</sup> Division américaine, je reçus le commandement de la compagnie C. La Division américaine portant le nom de « Cando », les jeep belges en portèrent directement l'inscription.

Afin de pallier à notre manque d'effectifs de près de 20 %, nous avons engagé des Coréens, étudiants et autres, qui ont aussitôt été intégrés comme les nôtres, sans faire de différence. Non seulement, ils étaient tout à fait équipés comme nous, disposant de tout le matériel que fournissait l'armée belge, mais en plus, aux yeux des autres nationalités, ils étaient tout à fait belges puisqu'ils portaient sur l'épaule gauche de leurs uniformes la mention « Belgium » comme nous tous. Ils percevaient également un salaire de la part du gouvernement belge. Par la suite, nous avons du reste longtemps gardé des contacts fréquents et amicaux avec eux. Ce traitement était tellement avantageux pour les autochtones, que beaucoup d'hommes se présentèrent afin d'intégrer l'armée belge. Il nous a fallu cependant quelques temps avant de nous apercevoir que quelques-uns de nos soldats belges d'origine coréenne avaient moins de 16 ans. Nous avons également des petits de 7 ans qui s'occupaient de cirer nos chaussures et de faire la lessive.

Avant de remonter en ligne, nous avons confié ces jeunes à un orphelinat de Séoul créé et entretenu par nos soins et dirigé par le père Falise, séminariste belge. Beaucoup de militaires belges auront un filleul qu'ils parraineront. Plus tard, comme commandant en 2ème du bataillon, je serais en charge des dossiers des militaires de nationalité coréenne, devenus momentanément belges.



Pour éviter les fraudes, on avait confectionné des sortes de cartes d'identité pour les jeunes de moins de 16 ans. Ils étaient répertoriés et avaient chacun une fiche et une photo. Ce système de centralisation des données était géré par un officier de liaison coréen qui s'appelait 'Jo'.

Un jour, alors que je croisai une de ces jeunes recrues ; il me sembla le reconnaître. Je me fis apporter sa fiche qui confirma mes soupçons. Ce jeune allait juste avoir 15 ans. Pour se défendre, il m'expliqua en français qu'il était orphelin et que le bataillon était sa seule famille. Au même moment passa un soldat de la compagnie flamande qui l'appelle dans sa langue. Il se dirige vers moi et m'interpela, en me demandant ce que je voulais à





ce jeune garçon. Je lui expliquai la situation, et face à cela, il me rétorqua que pas du tout, il avait bien 16 ans. En fait, comme c'était un garçon robuste, et qu'on en avait besoin vu le manque d'effectif, certains militaires passaient outre le règlement qu'on s'était assigné. Il y avait parfois des petites entraves au règlement qu'il était bien difficile de rétablir.

Le 3 septembre, nous montions en ligne dans la région de Chorwon avec toute notre troupe composée de belges et de coréens. Presque tous les coréens portaient le même nom. Ils s'appelaient soit Han, soit Kim, alors qu'ils n'étaient pourtant pas parents entre eux.

C'était notre première montée en ligne, nous étions en quelques sortes presque tous des « bleus » car même si certains d'entre nous avions déjà combattu, c'était notre baptême du feu pour cette guerre en Extrême-Orient.

Nous devions faire face à de nombreux changements de positions, ce qui nous obligeait à chaque fois à faire de nouveaux terrassements. La plupart du temps, nous étions terrés comme des lapins.

Notre grande opération à Hang-Tang-Ni a commencé le 10 octobre et a duré près de 3 jours. La base de patrouilles se trouvait à 10 kms en avant des lignes amies. L'endroit était surnommé 'Broken Arrow' par les Américains. C'était une large vallée de plusieurs kilomètres, un peu comme une plaine de Flandre. Elle était bordée de montagnes qui nous dominaient et flanquée au centre d'un piton rocheux s'élevant à une centaine de mètres. Le flanc nord se présentait comme un bonnet de police ; il fallait affronter des pentes raides jusqu'à la plaine. Ce territoire était occupé par les Chinois. Nous occupions le sommet qui était très étroit. Nous ne disposions que de très peu de place



pour nous installer. Pour se mettre à l'abri des tirs ennemis, nous ne pouvions pas creuser des trous de plus de 30 cm de profondeur. Nous étions une magnifique cible pour l'artillerie mais pratiquement imprenable pour les fantassins.

Au centre, la position s'abaissait d'une cinquantaine de mètres, puis se relevait en un piton escarpé au Sud. De l'arête se détachaient des éperons qui offraient des voies d'attaques favorables et délimitaient des ravins encaissés. La ligne alliée à une dizaine de kms au Sud était faiblement tenue par le 65<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie, des Porto-Ricains.

Le 10 octobre à l'aube, ma compagnie progressa des environs de Chorwun au sud, vers Pyon-Yang au nord. Le bataillon réduit à 560 hommes, y compris les Coréens se composait de 4/5 de recrues. Nous progressions accompagnés d'un peloton de chars. Nous atteignîmes Hang-Tang-Ni vers midi après avoir déminé la piste. À peine sur les lieux, nous devions affronter un tir chinois de 76 mm qui fit un mort et 4 blessés. Le travail d'installation était rendu plus difficile par le terrain rocheux. Pas question de creuser ou d'enfoncer le moindre piquet. Pourtant il fallut monter le matériel, les munitions et les barbelés cent mètres plus hauts. Malgré ces difficultés, à la nuit tombée on avait l'impression de s'être protégés ; quand ce n'était pas par des caisses de munitions, c'était par des cartons de rations. Ces constructions de fortune permettaient aux barbelés de s'accrocher de bonne grâce aux aspérités des rochers.

Le peloton de chars et les patrouilles nous firent leurs adieux. Nous étions maintenant seuls sur cette position. Les observateurs d'artillerie nous garantissaient malgré tout un bon appui en restant en contact avec nous par radio. Ce qu'ils feront par la suite 3 jours et 3 nuits de suite. Le 11 à 3 heures du matin, une



trentaine de bombes mortier de 60 mm nous tombèrent dessus, ceci nous confirma que nous n'étions plus seuls. La compagnie B qui était un peu en-dessous de nous répondit à cette attaque à coups de grenades. Les chinois se replièrent probablement avec des pertes importantes, mais aussi munis de précieux renseignements à notre encontre. Vers 13 heures, un tir de 7 mm atteint un de mes pelotons. Nous aurons 4 morts à déplorer, dont le chef de peloton. 9 hommes, dont 5 Coréens seront blessés. L'un d'eux nommé Han-Ki-Nam, malgré ses blessures sérieuses ne pensa qu'à aider les autres ; et au moment d'être évacué me serra la main en m'assurant qu'il reviendrait. Quelques mois plus tard, il fut en effet de retour et fut pour moi un soldat fidèle et attentionné.

La seconde nuit fut plus critique. Comme les chinois avaient pu obtenir des informations sur notre position et notre armement, nous étions plus en danger et les barbelés qui nous entouraient étaient encore insuffisants. Les échanges de tirs d'artillerie et de

mortiers finirent par avoir raison des chinois. Le lendemain matin nous faisons une reconnaissance du terrain afin de constater l'ampleur des dégâts humains encourus par nos adversaires. Nous de notre côté, comptons un mort et 6 blessés dont 2 coréens.

Le matin du 12 octobre, notre compagnie fit une reconnaissance qui confirma la forte occupation ennemie et son intention de conserver le terrain. Le soir, ce fut le grand baroud. Les chinois arrivèrent à s'introduire dans nos positions, attaquant vers le sud, puis poursuivant vers le nord. Quand on est dans une pareille situation, on s'occupe surtout de ses hommes et de son terrain avec l'impression que tout le reste est en train de s'écrouler ailleurs. J'étais avec mon artilleur et mon ordonnance coréenne dans mon semblant de PC.

Le haut commandement avait décidé de mettre toute l'artillerie du front à notre disposition. Une mer de projectiles s'abattit des heures durant sur notre position. Comme la Compagnie C au nord et A au sud étaient sur de pitons escarpés, les obus pouvaient nous raser à 2 ou 3 mètres. Je supposai que l'on devait se battre au corps à corps à la Compagnie B et au lance-flammes au sud. J'appris par la suite à quel point ces hommes furent héroïques.

Malgré l'excellent travail de notre artillerie et notre bonne position, nous nous trouvions de plus en plus encerclés. Tout à coup un de mes hommes coréens me cria « Chinese come ! ». Il me mit ma carabine dans les mains et tendit son bras dans leur direction en contre bas. J'entendis quelqu'un respirer bruyamment. Mon homme me fit signe de tirer. Je m'exécutai, sans plus penser à rien. Quelque chose d'indescriptible dévala la pente, puis plus rien. Kim leva le pouce en riant et me cria que je l'avais eu.



Toute l'après-midi la tension fut à son comble et vers 4 heures un feu d'artifices de fusées venant du nord se dirigea vers le sud-est. Nous pensions qu'il s'agissait sûrement du signal de l'assaut final. Mais à notre grande surprise, ce ne fut pas le cas : les tirs ennemis cessèrent et nous firent alors de même. Les Chinois avaient disparu. Un peu plus tard, quelques escarmouches avaient repris ici et là ; c'étaient les Chinois qui venaient reprendre leurs blessés et leurs morts. De notre côté, les blessés prisonniers furent soignés. Et avant l'aube, nos positions étaient rétablies.

Dans la matinée du 13, des patrouilles évaluèrent les dégâts. Trois mètres au-dessus de mon PC de fortune, mon ordonnance retrouva une sandale dans laquelle il y avait un pied! À midi, la 3e division donna aux Belges l'ordre de se replier. Comme durant la journée on connaissait moins de risques, il fut décidé de jouer la comédie de la relève. Et comme toujours, les premiers sont les derniers, ma compagnie qui quatre jours plus tôt était arrivée la première quitta la dernière les lieux et eut tout le temps de

s'adonner à cette simulation ! Tard dans la soirée, je retrouvai enfin mon sac de couchage et ma tente.

Pendant ce temps, les Chinois attaquaient en force Hong-Tang-Ni accueillis par la seule artillerie alliée. Le subterfuge avait réussi. Le lendemain matin eut lieu un "0" groupe (réunion pour donner des ordres) en vue d'une nouvelle opération. Il y eut un seul manquant qui dormait à poings fermés et que personne n'avait osé réveiller. La guerre n'était pas perdue pour autant. L'opération n'eut pas lieu et notre vie de "Juif errant" reprit. Grimper sur les pitons, y creuser des trous, ensevelir les morts chinois que leurs courageux camarades n'avaient pas eu le temps d'enlever, redescendre du piton pour remonter sur le suivant. C'était mieux que la nuit, où on risquait de se perdre et d'occuper la place d'un collègue et une fois même celle de l'ennemi!

Le 1<sup>er</sup> novembre, je reçus un coup de téléphone. Il m'avait été signifié l'ordre de remettre séance tenante ma compagnie au lieutenant Genis et de me trouver au PC du bataillon une heure plus tard. Les adieux n'eurent pas le temps d'être émouvants. Une fois sur place, le lieutenant-colonel Crahay m'annonce qu'il rentre en Belgique avec son S3, son officier d'opération. Ils étaient tous les deux blessés. Le nouveau chef de corps le lieutenant-colonel Cools était attendu le lendemain, accompagné de notre ambassadeur à Tokyo, afin de prendre effectivement son poste de commandement le 21 novembre<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Peu après son retour, le lieutenant-colonel Crahay est aller dîner chez mes parents av. d'Auderghem afin de leur raconter notre vie là-bas et de leur montrer une série de photos. Dans son journal maman souligne : « *le Colonel m'a rapporté un réconfortant témoignage d'Etienne. Ce n'est pas la première fois que j'entends dire que c'est un officier d'élite, un homme de devoir et d'honneur ainsi qu'un apôtre au sens chrétien du mot. Je suis fière de lui et je sens avec force combien son ascendant s'exerce même à distance sur ses frères. Il est l'exemple et le modèle qu'on ne discute pas.* »

Les débuts furent plutôt difficiles et pour s'imposer, il décida malgré des avis défavorables d'accompagner une embuscade de nuit le 17 décembre. Hélas, il se perdit en cours de route. Nos voisins US se rendant compte que nous étions en difficulté, nous offrirent leur aide. Mais nous ne pouvions rien dire. Enfin il fut retrouvé.

D'une manière générale, le bataillon occupait des pitons, en d'autres mots "le front", pendant un mois ou deux, fournissant l'occupation de la position, des patrouilles, embuscades et autres petits combats, puis descendait de ligne pour quinze jours ou trois semaines. Comme c'était une période difficile, il y avait moins de prestations et pas de possibilité d'aller voir ailleurs, c'est-à-dire à Séoul, pour se défouler.



Alors qu'on nous avait retiré du front après une période très dure, il ne restait un soir au cantonnement, plus que les hommes de garde et le staff du Bataillon. Que faire en cas d'alerte, ce qui fut le cas dès l'aube ? Il fallait colmater une brèche, mais avec qui ? Eh bien, par des moyens de transmission mystérieux mais efficaces, tous les hommes avaient appris qu'on avait besoin d'eux. Et ils étaient tous là avant l'aube. Le major Vivario qui s'occupait des opérations fit semblant qu'il ignorait tout de l'escapade; mais il promit que tous les soirs, en période de repos, des camions iraient à Séoul pour la distraction et ramèneraient si nécessaire tout le monde d'urgence.



Pour les fêtes de Noël, j'eus mon premier congé. On appelait les congés « R&R » pour « Rest & Relaxation ». Les moyens de communication n'étant pas aisés, ce fut un véritable périple. Depuis les lignes où nous nous trouvions jusqu'à Séoul, je pris le 19 décembre un camion, puis le train. À Séoul, je dus remplir de multiples formalités et attendre sous une tente des heures durant.

Toute la gestion administrative des combattants alliés était centralisée à cet endroit, c'est pourquoi j'y ai retrouvé toutes les nationalités. Le lendemain, j'ai été amené en camion pour l'aéroport mais nous n'avons pas pu décoller à cause du brouillard. Le 21 décembre, ce fut enfin le départ pour un premier vol vers le Japon, à Tachikawa plus exactement. Là, on arrivait dans un camp où on nous échangeait nos tenues de combat contre un magnifique uniforme avec tous les insignes et décorations en bonne et due forme. Il y avait à nouveau beaucoup de formalités à remplir, mais on avait droit à une bonne douche qui était d'autant plus appréciée que c'était la première depuis plusieurs mois. On nous logeait dans un magnifique hôtel 5 étoiles. Le soir venu, alors que nous étions déposés en ville, nous avons décidé d'aller dans un très chic restaurant qui nous coûta un coup de fusil.

Le lendemain, il y avait une réception à l'ambassade, et puis nous nous sommes promenés. Le jour de Noël, j'ai été à Nikko qui était une ville splendide où foisonnaient les temples et les antiquaires. J'ai passé la nuit de Noël avec des amis. Après un superbe dîner de gala, le directeur de l'hôtel nous déposa chez les franciscains canadiens. C'était assez amusant, ils avaient appris aux enfants japonais





« Minuit chrétien », qu'ils chantaient parfaitement en français. Si nous bénéficions d'une permission de 5 jours, sans compter les jours passés dans les transports et à remplir des formalités, cela nous menait parfois à 15 jours d'absence.

Après ce petit séjour au Japon, la routine reprit son cours. Si nous avons quelques visites de personnalités comme Monseigneur de Furstenberg, délégué apostolique à Tokyo, le 15 février, un télégramme nous annonça l'arrivée du général Piron. Bien sûr, ce fut pour moi une véritable et agréable surprise qui me fit, dès le lendemain, partir d'urgence pour l'accueillir à Tokyo. Il avait eu connaissance de quelques problèmes de commandement au sein de l'armée belge et venait sur place se rendre compte de la réalité. Le temps de saluer tous les grands et petits chefs y compris le président Sygman-Rei de Corée à Pusan, cela nous ramena le 22 soir au camp. Accueil, briefing, réception et visite des positions s'étaient suivis dès le lendemain matin tandis qu'à midi sonnant, le major Vivario était nommé lieutenant-colonel et commandant du bataillon afin de remplacer le lieutenant-colonel Cools<sup>1</sup> qui parti pour Tokyo. Les Américains n'en revenaient pas de la rapidité des décisions belges. Et puis le 24, il fallut raccompagner le Général à Tokyo ce qui m'amena à faire encore quelques jours de visites dans les hôpitaux et les QG. Tandis que le 27, le Général embarque pour Bruxelles, je rejoignis mon bataillon<sup>1</sup>.



*Tous les bataillons rassemblés lors de la messe de Pâques*

À Pâques nous avons eu droit à une cérémonie œcuménique au bataillon Grec. Toutes les nations et toutes les religions ainsi que les non-pratiquants s'étaient réunis pour prier et manger du mouton et des œufs durs. Fin avril, j'ai eu droit pour la seconde fois à quelques jours de 'perm'. C'est à cette occasion que je décidai de visiter Kyoto et Nara. C'était un véritable ravissement, d'autant plus que c'était la saison où les cerisiers étaient en fleurs. Si j'étais en admiration devant tant de beauté, pour les Japonais

---

<sup>2</sup> Dès son retour, le général Piron téléphona à ma mère pour lui donner de mes nouvelles. Dans son journal, elle précise : « *Etienne fait merveille là-bas. La droiture de son caractère, sa profonde conscience professionnelle en imposent à un entourage qui n'est pas toujours à la hauteur de la situation* ».



cela revêt également un aspect de leur culture qui leur est primordial

Le 20 mai, en manœuvre dans les montagnes et les rizières, ma jeep, dans laquelle avais pris place le major médecin, se renversa. Blessé, on me conduisit immédiatement dans un « mash », l'hôpital de campagne. Heureusement, le Major en était sorti indemne. L'hôpital spécialisé pour les fièvres asiatiques, n'avait aucune compétence et aucun équipement pour soigner les fractures. Comme je ne souffrais pas beaucoup, je suis retourné à mon PC toujours accompagné du major médecin. Sur place, le Commandant en second me trouvant avoir mauvaise mine, décida de prendre ma place et me renvoya vers un mash approprié. À la suite d'une radio qui constata une fracture de la colonne vertébrale, je fus immédiatement pris en charge en urgence. Soigné comme un coq en pâte, je fus transféré en hélicoptère puis en train sanitaire à Séoul. Ne voyant pas

beaucoup d'amélioration, après quelques temps, on me transférera vers le grand hôpital de Tokyo où j'achevai ma convalescence. Je bénéficierai d'un mois de congé que je passerai au club Belgo-Néerlandais.

Pendant mes quinze derniers jours de repos, je visiterai le Japon du sud, les cultures de perles de Mikimoto à Toba, les villes d'Osaka et Himeji où je suis resté plusieurs jours. J'y ai fêté le 21 juillet chez les Pères de Scheut qui ne perdirent pas un moment pour me choisir comme parrain d'une petite orpheline avec laquelle je resterai en contact assez longtemps par l'intermédiaire du père Van De Kerkhove. Et dès le 1<sup>er</sup> août, je rejoignis mon Bataillon où je fus nommé commandant en second logistique, une fonction que j'occuperai jusqu'à mon départ d'Asie, le 29 octobre 1952. Entre-temps, j'ai été nommé major temporaire, mais je n'ai appris la nouvelle que la veille de mon départ. Il n'est jamais trop tard pour bien faire.





## 12. *Maïs encore*

Alors que mon frère Philippe après avoir épousé Gisèle de Brochowska était parti pour Elisabethville au Congo, ma mère souffrait de plus en plus de crises de rhumatisme. Elle s'éteignit le 5 septembre 1955 entourée d'un grand nombre de ses enfants et petits-enfants. Avec son départ, se fut aussi une page de l'histoire de la famille à laquelle elle avait tant contribué qui s'envola. Ce fut à la fois la fin de notre nid familial qu'était la maison de l'avenue d'Auderghem et du château de Kerkhove, tous deux vendus.

*En présence du roi  
Baudouin et du  
colonel François  
Carton de Wiart,  
Chef de corps du 1er  
Guides, 1956*







De mon côté, ma carrière militaire reprit son cours en Belgique et en Allemagne. De l'école de Stockem au 1er Guides à Ossendorf, je gravis progressivement les échelons de la hiérarchie militaire en passant de major-instructeur, S3 à lieutenant-colonel pour ensuite être nommé de 1960 à 1962 Chef de corps au Premier Régiment des Guides à Düren en Allemagne. Ce commandement que j'ai exercé durant deux ans fut un des plus beaux souvenirs que j'emporte de ma carrière militaire, de cette vie à laquelle j'avais rêvé depuis mes années de collège. Des années, cependant entâchées par la mort héroïque de plusieurs de mes hommes partis au Katanga pour maintenir l'ordre dans ce nouvel état déclaré indépendant depuis juillet 1960.

Alors que je vivais mes années professionnelles les plus intenses, je fondis une famille en épousant le 1<sup>er</sup> décembre 1956 Marie-Thérèse Fallon, belle-sœur de mon frère Guy, nièce de François Carton de Wiart qui fut, en 1956, Chef de corps du 1<sup>er</sup> Guides.



Le 28 MAI 59  
Nr 2024

Au SLT RES de SEJORNET de RAMEIGNIES, J  
Rue Frère Orban 16  
GAND

Objet: Mariage

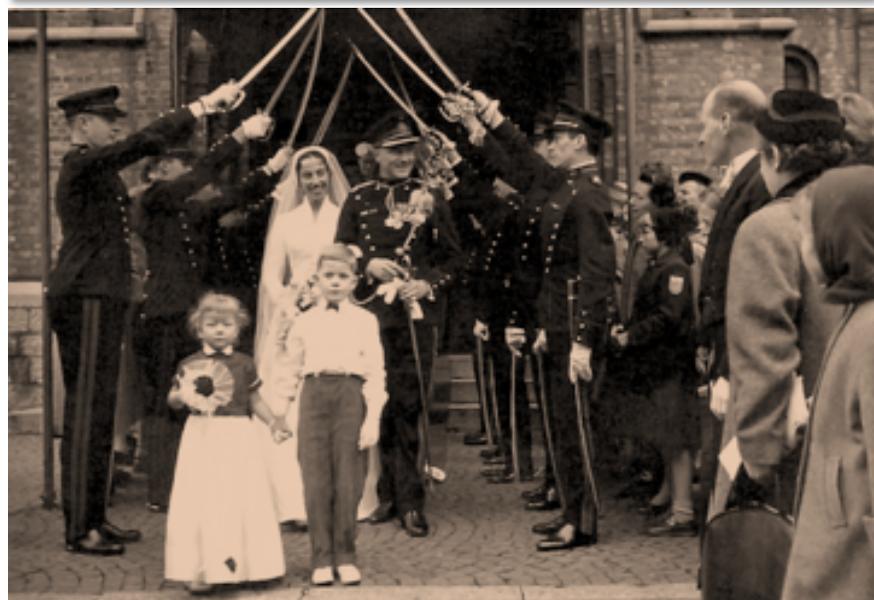
Suite à votre lettre du 27 Mai 59, veuillez trouver en annexe l'attestation demandée.

Après la célébration de votre mariage, veuillez me faire parvenir un extrait de l'acte.

*E. van Wassenhove*

Ecuyer E van WASSENHOVE  
Lieutenant Colonel  
Comd NM 21

Comme  
Chef de  
corps  
du 1er  
Guide  
1960  
à  
1962





A. SANDRARD - PHOTOGRAPHE DU ROI

— — — — —



Après deux années passées à Düren, période durant laquelle est né Stanislas (1958), nous avons rejoint Bokrijk où naquit Patrick (1959). De retour à Düren, cette fois, en tant que Chef de corps du Régiment, la famille s'est agrandie avec l'arrivée de Tanguy (1961) et de Juan (1962). À la fin de ma période au Régiment, nous avons emménagé à Uccle (drève Pittoresque) et j'ai pris la direction du service culturel de l'Armée. Nous avons passé aussi, pendant les jeunes années de nos fils, de nombreux séjours à Verbier avec ma sœur Alice dans son magnifique chalet tout en allant régulièrement au Coq à la mer.

Féru de culture et de lecture, ayant visité de nombreuses expositions, ma bibliothèque s'est étoffée d'innombrables livres qui ont souvent servi de centre de documentation pour les enfants et qui nous ont suivis au cours de nos nombreux déménagements. En 1967, ce fut l'arrivée de la petite dernière, Donatienne, nouveau centre d'attraction de toute la famille.

En 1973, nous nous sommes installés à Lasne, chemin de Dadelane, avec sa piscine, sa salle de ping-pong et ses jolies balades environnantes. Grâce à mon épouse, cette maison est devenue un lieu d'accueil des amis des enfants et de préparation des nombreuses activités scouts, les garçons s'y étant tous fort investis.

Les enfants partis, nous avons à nouveau déménagé dans un appartement avenue Louise (1988). S'en sont suivis les mariages de Tanguy avec Eleanor Houtart (1988), de Stanislas avec Christèle Duvieusart (1989) et de Donatienne avec Antoine de Séjournet de Ramegnies (1992). Tandis que Patrick partagea pour

Réception au Club des Guides  
place du Luxembourg à Bruxelles



ses affaires son temps entre Bruxelles et l'étranger, Juan partit pour la Chine (1988). Une nouvelle vie de grands-parents nous attendait où nous redécouvriions l'attendrissement des petits-enfants, les séjours à la mer au Zoute et à la montagne avec ses vues et promenades innombrables. C'est à Verbier que j'ai fêté mon 90<sup>ème</sup> anniversaire, avec une messe au Hameau, entouré de mon épouse, de tous nos enfants, petits-enfants et de mes sœurs Elisabeth et Monique.



C'est avec tous ces souvenirs, une grande sérénité dans la solidité de la vie et de ses valeurs et un grand attachement à toute ma famille que je vous dis  
AU REVOIR.

## Annexe

### Discours lors du dîner de départ du 1<sup>er</sup> Régiment des Guides- juin 1962

*C'est au moment de quitter un milieu et un genre de vie auquel j'avais rêvé depuis mes années de collège dans lequel j'ai fait mes premières armes comme brigadier à l'Escadron École, milieu auquel j'ai consacré malgré quelques interruptions, les meilleures années de ma vie que je réalise à quel point j'aimais ce Régiment et tous ceux qui en font partie. Un des plus beaux souvenirs que j'en emporte est celui du commandement que j'ai exercé depuis deux ans. Je vous dois une grande reconnaissance pour la confiance que vous m'avez témoignée, pour le travail que nous avons réalisé ensemble. Nous avons vécu des jours heureux, des périodes de camp plein d'entrain et de bons souvenirs. Nous avons connu des jours douloureux, des jours de deuil et ma pensée va à nos compagnons qui sont morts ou ont été blessés au Katanga pour défendre une juste cause. Nous avons ensemble maintenu les traditions qui font l'honneur du 1er Guides. Et vous, les miliciens qui venez accomplir votre devoir de citoyen au 1er Guides, vous savez aussi bien que nous, toute l'importance de la période que vous vivez, toute l'importance de la tâche que vous avez à accomplir. Sur vous repose une grande part de la force morale de l'Armée. Un pays qui ne trouverait plus dans sa jeunesse des hommes décidés à défendre leur liberté; un pays dont la jeunesse ne serait pas prête à tout sacrifier pour défendre ses convictions serait un pays voué à l'esclavage!... Voilà pourquoi vous êtes au 1er Guides.*

### Extraits de lettres d'amis et d'officiers ayant commandé sous les ordres d'Etienne :

« Il savait ce que veut dire le mot « servir » !

« C'était un homme sachant ce qu'il voulait, faisant preuve d'autorité quand il le fallait ; toujours courtois, aimable, soucieux de ses hommes, de son régiment et de son pays. Il était l'incarnation même de l'officier. »

« Il fut toujours très apprécié et son aptitude au commandement faisait la fierté de son entourage »



*Toute la famille à Lasne en 1977 et à la mer pour mes 80 ans en  
1992*



*« Il était le dernier des chefs de corps à incarner encore pleinement l'esprit guides et méritait une très grande admiration ! Merci à lui pour tout ce qu'il a pu accomplir et nous conserverons de lui des souvenirs heureux et dignes d'un grand officier et d'un chef de corps de panache ! »*

*« Il créait la confiance, allant toujours à la rencontre de l'autre. »*

*« Il n'avait rien à démontrer ; d'ailleurs toutes les distinctions honorifiques dont il ne faisait pas jour en faisait un grand Monsieur patriote, incarnant à tous la foi. »*

*« Je voudrais vous dire combien je garde un souvenir marquant du Papa de Stanislas. Durant les belles années de notre jeunesse universitaire et scout, la maison de Lasne était un lieu important qui respirait les grandes valeurs et l'hospitalité ! »*

### **Intentions de ses petits enfants à l'occasion de ses 90 ans à Verbier en août 2002**

*Grand-père, le militaire  
Dieu ta mis sur terre  
Non pas pour faire la guerre  
Mais pour défendre tes pairs  
Nous en sommes très fières (Gatien)*

*Grand-père, tu as nonante ans  
Tu es toujours vaillant  
Nous en sommes bien contents (Jehan)*

*O seigneur faites que grand-père reste parmi nous longtemps encore (Alice)*

*Grand-père, je voudrais être courageux comme toi (Romain)*

*Grand père, Moi Léon et moi Timothé nous voulons marcher droit dans la vie  
Comme toi grand-père (Léon et Timothé)*



## Propos recueillis par ses fils lors de son enterrement

« Ne pleurons pas sa mort mais célébrons sa vie ». Il est né en 1912. Les rues de Bruxelles étaient pavées et on entendait le bruit des carrosses et du veilleur de nuit. 5<sup>ème</sup> parmi 14, tu as dû lutter pour exister. À deux ans, tu as accompagné ta famille en exode en Hollande après avoir rencontré le roi Albert et monté son cheval à Eeklo. Qui t'a guidé dans ta vie ? Ton père, homme de devoir et de culture, bourgmestre de Kerkhove à 18 ans ? Ta mère, une grande dame qui devait avoir bien du courage pour éduquer tant d'enfants ? Tes oncles Henri de Menten, Gaston de Trannoy qui t'ont ouvert la carrière d'officier de cavalerie ? Tes professeurs du Cardinal Mercier qui t'ont fait découvrir le scoutisme et la vie en équipe ? Ton impression d'invincibilité pour avoir survécu à l'explosion de Brasschaat ou à ta chute dans les Rochers de Marche les Dames ?

1940, le 28 mai après la campagne des 18 jours avec le 2<sup>ème</sup> chasseurs à cheval mais en moto, tu pars en captivité en Allemagne. Passant devant le château de Kerkhove bombardé, tu ne savais pas que ton père guidé par le même sens du devoir, y était présent pour prendre soin du village et de sa population. Cinq ans d'inquiétude et de privation ! Tu ne nous as raconté que les bons côtés gardant pour toi les souffrances.

1945 tu retournes en Allemagne poursuivre ta carrière dans les troupes d'occupation mais tu te préoccupes de suite du sort de la population civile allemande qui souffre notamment de la faim. Tes talents d'organisateur vont alléger leurs misères.

Ton franc-parler et ta loyauté seront la raison du choix de ta nomination comme aide de camp du général Piron, commandant en chef des troupes belges en Allemagne et devenu ensuite chef d'État Major général. Tu rencontreras les grands soldats parmi les alliés : Montgomery, de Lattre de Tassigny, le prince Bernard des Pays-Bas.

1950, les communistes envahissent la Corée. L'ONU lance un appel au monde libre et la Belgique comme 22 autres pays, décide d'envoyer un bataillon.

Tu declares au général Piron que tu n'as pas suffisamment rempli ton devoir en 40 et tu repars. Tu écris à ta mère : « Il est inutile, je pense, de vous donner les motifs qui m'ont poussé à poser cet acte, vous les devinez certainement et je suis sûr que vous ne pouvez que les approuver. Il y a des moments où il faut prendre des décisions énergiques si on veut rester égal à soi-même »

Tu as reçu une décoration exceptionnelle: la décoration militaire de Lère

*classe pour acte de dévouement avec la citation suivante: « En Corée, au service des Nations Unies, il a donné le plus bel exemple de courage, de droiture et de conscience professionnelle comme commandant de compagnie, adjudant-major et commandant en second. Son esprit de décision a eu une influence déterminante sur la belle attitude de son unité aux combats de Hantang Ni »*

*Après la guerre, tu retrouves ton régiment- le 1<sup>er</sup> Guides, que tu commanderas de 1960 à 1962. Dans le discours d'adieu que tu fais à tes hommes, on découvre tout l'attachement que tu leur portes ainsi qu'aux traditions du Régiment.*

*Et c'est avec déchirement que tu as assisté, il y a seulement quelques semaines à la remise de son Étendard à la garde du musée de l'armée.*

*Nous avons, à notre manière, tous voulu que tu sois fier de nous ! Sache en tout cas que tu seras notre étoile. » (Stanislas)*

*Je voudrais tout d'abord remercier l'assemblée ici présente pour ce dernier témoignage d'amitié envers mon Père. En votre nom à tous et plus spécialement, au nom de ta famille proche: Mamy, Stanislas, Tanguy, Juan, Donatienne et tous tes petits enfants; je voudrais te souhaiter, cher Papy, un heureux voyage vers les lumières et les mystères de ce nouvel infini qui s'ouvre maintenant devant toi. La mort est une sortie douloureuse surtout pour ceux que tu laisses derrière toi. Mais j'en suis persuadé, elle est aussi une naissance dans la "Dimension" spirituelle et dans une nouvelle communauté de proches. Cher Papy, je voudrais être messager de ton mot d'adieu à Maman en la remerciant chaleureusement de tout son amour et de sa présence affectueuse auprès de nous tous durant ces années. De là où tu es, pense à nous le plus souvent possible. Je et nous t'aimerons pour toujours. (Patrick)*

*Mon cher Papy, Nous sommes ici NON pour pleurer ta mort mais pour célébrer ta Vie ! Tu avais après tout 92 ans d'une vie pleine, peu banale, sans médiocrité et toujours au service des autres. Ce n'était pourtant pas facile d'être ton fils ! Tu avais fréquenté les grands hommes, côtoyé les héros de guerre, traversé les grands bouleversements du 20e siècle et les tragédies personnelles avec grandeur ! Comment donc gagner ton estime ? Tu ne nous donnais pas beaucoup de signes. Je suis donc partis. Un voyage initiatique est devenu une fameuse tranche de vie. Je conquérissais donc mon propre territoire. Tu n'y es*



# Ville de Bruxelles.

Extrait du registre aux actes de Naissance.

Année 1912 N° 2560.-

L'an mil neuf cent douze, le premier novembre, est né :  
Etienne Marie Joseph François Xavier Romain Ghislain Re-  
naud, fils d'Arnold Marie Joseph Romain Louis Hilloné  
V a n W a s s e n h o v e, né à Kerkhove, et de Marie  
Louise Aline Renelde Ghislaine Dumont de Chassart, née  
à Ixelles, conjoints. - En marge de l'acte se trouve la  
mention suivante : Un jugement du tribunal de première  
instance séant à Bruxelles le douze avril mil neuf cent  
vingt-neuf, ordonne que l'acte de naissance ci-contre  
sera rectifié en ce sens qu'il y sera mentionné qu'en ver-  
tu de lettres patentes du huit décembre mil neuf cent  
vingt-huit, concession de noblesse a été accordée au père  
de Etienne Marie Joseph François Xavier Romain Ghislain  
Renaud, ainsi qu'à tous ses descendants des deux sexes,  
avec droit pour les mâles de porter en tous lieux et en  
tous actes, le titre d'Ecuyer, v. suppl. 441, 1929. Bruxel-  
les, le trois juin mil neuf cent vingt-neuf. L'Officier  
de l'Etat civil, (signé) Victor Waucquez.



Coût des actes faits d'Oct 1911  
(sans d'expédition excepté)

Noces	fr. 7 50
Divorc.	7 50
Mariage	7 50
Divorce	7 50
Adoption	120 --
Adoption	7 50
Reconnaitance	7 50
Carte de mariage	31 --
Naturalité	7 50
Adoption	120 --
Adoption	7 50
Reconnaitance	7 50
Carte de mariage	31 --
Naturalité	7 50



Pour extrait conforme :

Bruxelles le 21 juin 1929.

L'Officier de l'Etat Civil

*Waucquez*



*Un Pays dont la Jeunesse ne serait pas prête  
à tout sacrifier pour défendre ses convictions  
serait un Pays voué à l'esclavage.*

(E. v.W. 1962)

Madame Etienne van WASSENHOF,

**son épouse;**

Monsieur et Madame Stanislas van WASSENHOF,

Gatien, Romain et Timothé,

Monsieur Patrick van WASSENHOF,

Monsieur et Madame Tanguy van WASSENHOF,

Dorsan et Stéphanie,

Monsieur Juan van WASSENHOF,

Monsieur et Madame Antoine de SEJOURNET de RAMEIGNIES,

Jehan, Alice et Léon,

**ses enfants et petits-enfants;**

Madame Jacques van WASSENHOF,

Madame Marc van WASSENHOF,

Monsieur et Madame Roger REGOUT,

Madame Jean van WASSENHOF,

Monsieur et Madame Pierre van WASSENHOF,

Madame Guy van WASSENHOF,

Le Baron et la Baronne Frédéric de SCHORLEMER,

La Baronne Anne FALLON,

La Baronne Magdeleine FALLON,

Le Baron et la Baronne Etienne FALLON,

**ses frères, sœurs, beaux-frères et belles-sœurs;**

Ses neveux, nièces, petits-neveux, petites-nièces,

arrière-petits-neveux et arrière-petites-nièces,

Monsieur van WASSENHOF

ont la profonde tristesse de faire part du décès de

**MESSIRE**

**Etienne van WASSENHOF**

**Ecuyer**

**Colonel de Cavalerie e.r.**

**Ancien Commandant du 1<sup>er</sup> Guides**

**Ancien Commandant en 2<sup>e</sup> du Corps des Volontaires**

**pour la Corée**

**Ancien Prisonnier de guerre**

**Président Fondateur**

**de l'Association familiale van WASSENHOF**

**Commandeur de l'Ordre la Couronne**

**Officier de l'Ordre de Léopold**

**Officier de l'Ordre de Léopold II**

**Croix de Guerre 1940 avec deux Lions**

**Chungmu avec Silver Star (République de Corée)**

**Titulaire d'autres distinctions honorifiques**

**époux de la Baronne Marie-Thérèse FALLON**

**né à Bruxelles le 1er novembre 1912 et poussement décédé à Uccle  
le 13 mars 2005.**

*Le service religieux, suivi de l'inhumation dans le caveau  
de famille au cimetière de Kerkhove, sera célébré en l'église  
abbatiale Notre-Dame de la Cambre le JEUDI 17 MARS 2005,  
à 11 heures.*

**Réunion à l'église.**

**LE PRÉSENT AVIS TIENT LIEU DE FAIRE-PART**

**1050 BRUXELLES - Chaussée de Vleurgat, 258.**

jamais venu. Peut-être était-ce un champ de bataille inconnu qui ne te tentait pas ou plutôt une manière de respecter mes choix et mon indépendance. Je commençais à te ressembler. La distance nous rapprochait ! Nos plus belles rencontres furent donc en terrain neutre ! Rappelle-toi, il y a quelques années à Londres où nous parcourions les musées londoniens toi dans une chaise roulante et moi derrière. Tu aurais bien voulu que ce soit l'inverse ! Ou encore cette mémorable journée à Paris où tu brillais de tous tes feux avec mes amis, les délectant de tes anecdotes passionnantes. Et puis le soir, tu m'as fait venir à ton hôtel; tu as sorti ton mémorable agenda de cuir pour y inscrire le nom de tous mes amis. Sans lever les yeux, tu m'as dit que tu les avais trouvés remarquables. Là, tu m'as touché en plein cœur. Enfin à Verbier pour tes 90 ans où je tenais absolument à te recevoir chez moi pour la 1ère fois. Nous y avons tous passé une soirée mémorable entourés de tes chères sœurs Elisabeth et Monique. Pendant 48 ans avec Mamy, tu as formé un couple d'une classe et d'une distinction dont vos 5 enfants ont toujours été très fiers. Vous avez fondé une famille ou plutôt un CLAN où chacun d'entre nous partage tes passions pour l'histoire, les livres, les beaux-arts et l'air pur de la montagne. Toi, le militaire tu as construit une forteresse indestructible où humour, amour et solidarité inconditionnelle sont pratiqués dans la plus grande joie. Cher Papy, tu en seras toujours l'esprit et Mamy le dépositaire de vos convictions communes ! Voici l'héritage vivant que tu nous laisses. Un grand merci. (Juan)

Cher Grand-Père, Nous voulons tous te remercier du fond du cœur de tout ce que tu as fait pour nous....Tes histoires de la guerre nous passionnaient, tes blagues étaient très sympas. Nous savons que tu avais beaucoup de courage. Nous admirions ta gentillesse envers nous et ton sourire. Grand-Père nous t'aimons ! Tu vas retrouver tes parents, tes frères et sœurs, l'oncle Hubert et mon oncle Stany....Tu étais un formidable Grand-Père et tu le resteras toujours en Haut avec nous et dans notre cœur ! Jésus accueille-le dans ta maison et veille sur Grand-Mère. (Gatien)

Cher Grand-Père, Merci pour tous ces souvenirs et ces histoires que tu nous as offerts ! Merci pour cette famille unie que tu as fondée avec Grand-Mère ; un trésor inestimable qui nous aidera tous à continuer notre chemin. (Jehan)

## Brève histoire de la famille

Le nom "van Wassenhove" trouve sans doute ses origines dans une localité des environs de Zottegem près d'Alost. En effet, on retrouve au 11<sup>ème</sup> siècle une



seigneurie enclavée dans GROTENBERGHE dans les environs de Zottegem. En 1288, un Gérard de Wassenhove est mentionné comme gentilhomme du quartier d'Alost (archives du Comte d'Egmont). Au 18<sup>ème</sup> siècle, cette seigneurie est possédée par François-Frédéric de Vaernewijck (voir les archives du château d'Elseghem). Aujourd'hui ce souvenir est perpétué par une rue "van Wassenhove" dans le quartier de Grotenberghe à Zottegem. Il faut noter également que les armes de ZOTTEGEM sont similaires aux nôtres "Gironnée de 6 pièces".

On retrouve dans les archives de l'abbaye de NINOVE, qu'au 13<sup>ème</sup> et 14<sup>ème</sup> siècle, ce nom est porté par une famille "van Wolfsdaele".

Au 15<sup>ème</sup> siècle, il y avait un peintre célèbre à Gand, nommé Joos van Wassenhove qui peignit notamment le **Tryptique du Calvaire** exposé dans la crypte de la cathédrale Saint Bavon à Gand. Il serait né vers 1435. On sait qu'il connaissait Hugo van der Goes et qu'il alla s'installer en Italie vers 1470 comme bons nombres des ses contemporains qui cherchaient les secrets de la peinture à l'huile. On retrouve sa trace à Urbino sous le nom de Juste de Gand où il travaille pour le Duc de Montefeldre. On peut admirer aujourd'hui ses tableaux



aussi bien à Urbino qu'au Louvre à Paris (Portaits de 28 hommes célèbres).

Au 16<sup>ème</sup> siècle, Adrien van Wassenhove est reçu bourgeois d'Alost (le 11 novembre 1558), de même

que son frère Gilles. Leur père Matthieu possédait un fief à Grotenberghe. Gilles eut un fils Adrien qui devint Recteur du Collège de Houdain à Mons. Il est propriétaire à Grotenberghe et achète la seigneurie de Meylegem. Son fils Philippe, décédé à Zottegem en 1637, était échevin de Zottegem, bailli de Ninove. Le fils de Philippe, Jean (1624-1673) fut aussi grand bailli de Ninove. Il épousa Anna-Cornelia t'Serwauters. Leur fils Jean, avocat, vendit la seigneurie de Meylegem à son beau-frère Bartholomé van Meerbeeck qui avait épousé sa sœur Anne-Caroline. Dans la descendance de ces derniers, on retrouve les Verspecht, le Cocq, Morel et ensuite les Carton de Wiart dont plusieurs d'entre nous sont issus.

Au 17<sup>ème</sup> siècle, Gérard d'Oosterlinck était seigneur de Wassenhove et portait comme blason "D'argent à 3 coquilles de sable". A la même époque, un Jean van Wassenhove était bourgmestre de Bruxelles.



Il y a aussi des traces des van Wassenhove en Hollande. Une Françoise van Wassenhove est peinte par Rembrandt au 17<sup>ème</sup> siècle (tableau exposé à la National Gallery à Londres).

Un Johannes van Wassenhove est capitaine de la garde civique de Rotterdam en 1650. Il fut également échevin de la même ville et brasseur. Son blason était "Coupé au 1<sup>er</sup> de 3 chaudrons munis chacun d'un couvercle et de 2 anses, au 2<sup>ème</sup> 3 pals, au chef plain. Cimier un chaudron de

l'Ecu entre vol". Il semble que ce blason démontre que cette famille provient de Louvain. Aujourd'hui on retrouve même des traces de van Wassenhove aux Etats-Unis qui ont émigrés au 19<sup>ème</sup> siècle des Flandres.

Pour notre famille, les traces les plus anciennes remontent à Josse van Wassenhove -dit le Vieux- vers 1550, issu de Ruysselede entre Gand et Bruges. Son fils Josse eut 4 enfants et son petit-fils Jean, 11 enfants issus de deux mariages. A la génération suivante, Liévain se déplace à Aersele

suite à son mariage avec Marie Gallant, le 20 avril 1726. Le fils François réside également à Aersele et eu 4 enfants de Jeanne-Thérèse de Brabandère. Leur fils Jacques (1759-1841) fut brasseur à Caeneghem (près de Tiel) et épousa Jeanne van den Plassche dont il eut 11 enfants, la plupart des garçons furent également brasseurs.

**Romain** (1795-1872), le 9<sup>ème</sup> fut clerc de notaire à 18 ans, avant de devenir notaire durant 8 ans à Eeklo où il s'y installa. Il y épousa Séraphine Gillis qui mourut jeune, puis en deuxième noces, Sophie Fermont (1813-1886), fille de Pierre. C'est par la famille Fermont que proviendront les propriétés de Bouchaute et de Harre. Romain fut également bourgmestre d'Eeklo de 1859 à 1872. Il eut 3 enfants : Désiré, Stéphanie (épouse de Ferdinand Pussemier qui succéda à son beau-père comme bourgmestre) et Alfred dont nous sommes issus.

**Alfred** (1845-1896) épousa Marie Platteau, fille de Louis, bourgmestre de Kerkhove et propriétaire du château. Docteur en droit et secrétaire de légation, il succéda à son beau-père comme bourgmestre. Mais sa carrière politique fut plus large puisqu'il a été conseiller provincial de Flandre occidentale et notamment impliqué dans la construction du port de Zeebrugge. Il était aussi grand officier de l'ordre du Saint Sépulchre et généalogiste à ses heures (une grande partie de la généalogie de la famille a été rédigée sur base de ses recherches).

Il n'eut qu'un fils, **Arnold**, qu'il laissa orphelin à 17 ans. C'est ce qui explique qu'Arnold devint Bourgmestre à 18 ans jusqu'à sa mort en 1947. Il épousa, en 1905 à Villers la Ville, Marie-Louise Dumont de Chassart dont il eu 14 enfants. Il fut aussi docteur en droit, avocat quelques années et capitaine pendant la guerre de 14-18. Mais c'est surtout sa commune et la gestion des propriétés familiales qui l'occupèrent (plus de 1000 ha, 3 fermes, Harre...). Arnold et Marie-Louise firent construire, avenue d'Auderghem, un hôtel de maître, où ils vécurent la moitié de l'année jusqu'à leur mort. Il obtint du roi Albert Ier concession de noblesse héréditaire le 8 décembre 1928.

